

Les silences...

Philippe Lobstein

*Les silences
de M. l'inspecteur*

Une pédagogie à la découverte de l'enfant

CAUX ÉDITION

© CAUX ÉDITION, 1998

Suisse : rue du Panorama - 1824 CAUX
Tél. : ++41/21 962 94 69 - Fax : ++41/ 21 962 94 65

France : 22, avenue Robert-Schuman
92100 BOULOGNE-BILLANCOURT
Fax : ++33/1 41 10 80 67

ISBN : 88037-033-7

à mes petits-enfants

Romain

Aude

Camille

Alexia

aux enfants des écoles
que j'ai rencontrés au cours des
moments privilégiés de réflexion

*Le miracle de la création, c'est
la création d'un être moral.*

Emmanuel Levinas

*L'enfant doit être respecté à l'égal
d'un mystère que l'on devine sacré
et de ce sentiment résultera tout
un système d'éducation.*

Jules Ferry

Introduction

Dix ans après la « révolution culturelle » de mai 68, lors d'une conférence internationale sur l'éducation morale, quelques enseignants français se sont retrouvés au milieu d'éducateurs en majorité anglo-saxons et scandinaves. Ceux-ci ont fait part d'expériences fécondes sur le plan du développement moral et spirituel des élèves de leurs écoles.

En les écoutant, j'ai été amené à évaluer la situation que nous vivions en France. Notre forte tradition de morale laïque avait été totalement refoulée sous la poussée du nihilisme ambiant. Au malaise qui en résultait dans les établissements scolaires, le ministère tentait de répondre par de nouvelles instructions portant sur l'éducation morale et civique.

Au cours des débats, j'ai donné lecture de quelques extraits de ces instructions qui présentaient l'éducation morale comme la discipline d'éveil par excellence « exigeant un engagement profond de l'éducateur ». Elles ne préconisaient aucune recette mais concluaient que « tout est une question de tact et de conscience ».

– Quelle chance vous avez d’avoir d’aussi beaux textes officiels ! me dit un collègue de Nouvelle-Zélande. Nous n’avons pas d’instructions et sommes obligés de nous débrouiller tout seuls.

De beaux textes, sans doute, mais qu’en faisons-nous ?

Mis au défi par cette réflexion, je décidai de les appliquer avec le souci d’éveiller les enfants aux valeurs humaines fondamentales. C’est cet engagement et ses résultats inattendus que je relate dans ce petit livre.

1. Premiers pas

J'avais toujours été un bon élève, plein de respect pour mes professeurs. Une ou deux fois, je m'étais révolté contre un maître qui ne prenait pas au sérieux son métier d'enseignant et qui passait l'heure à bavarder avec nous sur tous les sujets sauf ceux du programme que nous avions à remplir.

La première fois que j'ai connu la violence à l'école, cela a été de la part de mes élèves. J'étais étudiant en philosophie et je devais faire un stage pédagogique pour la préparation à l'agrégation. A l'université, un professeur plein d'autorité, d'une grande rigueur intellectuelle, nous tint pendant une heure un discours pédagogique dont j'ai retenu deux points :

1. Plutôt casser une chaise sur le dos d'un élève que de se faire manquer de respect.

2. Les vertus pédagogiques sont les vertus théologiques laïcisées. La foi, qui pose des valeurs ; l'espérance, qui postule que quelque chose dans la réalité répond à ces valeurs ; la charité, qui accepte les valeurs qui ne sont pas les nôtres.

Muni de ces conseils, j'abordai ma première classe sous le regard d'un professeur et de trente élèves inconnus. J'avais passé une semaine entière à préparer une heure de cours, que je débitai à toute vitesse devant un public muet, discipliné par la présence du maître habituel.

Quand l'heure sonna, je sentis un grand vide, comme si personne n'avait prêté la moindre attention à mes paroles. J'avais déplacé du vent. Comment allais-je tenir l'heure suivante ? J'avais préparé de beaux textes à lire.

Le professeur me dit simplement :

– Je vous laisse avec les élèves.

C'était l'hiver. Il faisait très froid, la neige couvrait la cour. Pour se réchauffer, les élèves s'amusaient à se lancer des boules de neige. La récréation se poursuivit dans la classe. Ils en lancèrent contre le tableau et se bombardèrent à qui mieux mieux. Je n'existais plus. Cela dura toute l'heure. Les élèves sortirent tout joyeux :

– Ah, Monsieur, merci ! Nous nous sommes bien amusés.

Était-ce la fin de ma carrière ? Devant ce désastre, je pensai au premier point du programme pédagogique de mon professeur.

Aucune chaise n'avait été cassée sur le dos d'un élève et une classe entière m'avait totalement manqué de respect.

Malgré cela, mon rapport de stage ne fut pas défavorable. Je pus présenter mon agrégation à laquelle je fus admissible, mais j'échouai à l'oral par timidité.

Pourtant je persévérerai, tant était grand mon amour de la philosophie. Avec des hauts et des bas, j'ai enseigné cette discipline pendant sept ans, faisant des cours magistraux avec, parfois, des séances de discussion, comme je l'avais vu faire par mes maîtres au lycée.

Il m'est arrivé d'avoir des classes enthousiastes et d'autres distraites et bien loin de tout ce qui me tenait à cœur.

Lorsqu'à la suite d'un autre concours j'ai été nommé inspecteur, j'ai essayé de saisir le secret des meilleurs maîtres. Ils avaient maîtrisé la violence élémentaire du

rapport pédagogique et avaient accédé aux vertus préconisées par mon professeur : la foi, l'espérance et l'amour.

C'est à cela que je me suis employé dans l'étape suivante de ma carrière.

2. L'administration avec un grand A

Mes débuts dans l'inspection furent difficiles. Grâce à un concours, où la culture philosophique était un atout-maître, j'ai passé directement de l'enseignement secondaire à l'administration d'une grande circonscription dans le sud marocain, du temps du protectorat. Il s'agissait de l'enseignement primaire, « européen et israélite », que je ne connaissais pas.

J'avais un chef de service, à quatre cents kilomètres de là, qui relevait mes moindres erreurs avec une conscience exemplaire. C'était sans doute pour m'apprendre mon métier, mais je le ressentais surtout comme une brimade et je regrettais l'enseignement de la philosophie.

Un jour, à propos d'une erreur de calcul dans la carrière d'un instituteur pour une promotion, il me résuma sa philosophie : un inspecteur doit être infailible aux yeux du personnel. Un de ses adjoints compléta :

– Pour asseoir son autorité et montrer sa supériorité, il doit saisir toutes les occasions de prendre ses inférieurs en défaut.

J'étais découragé, d'autant que ma brève expérience m'avait montré que les instituteurs en savaient beaucoup plus que moi sur leur métier, que les délégués syndicaux connaissaient admirablement les textes administratifs et que, pour moi, la première chose à faire était de me mettre à leur école.

Si mon supérieur est infaillible et si je dois l'être, comment nous entendre lorsque notre jugement n'est pas le même ?

Comment être heureux dans une activité qui consiste à prendre toujours l'autre en faute ?

Pendant un trimestre, j'ai été déchiré entre les directives de mes chefs hiérarchiques et ce que je sentais moi-même, jusqu'à ce que je choisisse d'obéir à mes convictions et d'acquérir peu à peu par moi-même la connaissance des situations.

Cela n'arrangea pas mes relations avec l'Académie. A chaque réunion, je marquais ma différence, ce qui créait un climat désagréable. J'étais dans l'opposition. J'avais mauvais esprit. J'étais malheureux chaque fois que je devais aller à la direction de l'Instruction publique.

Un matin, j'ai pensé que cela ne pouvait plus durer. Evidemment, je me donnais raison d'en vouloir à une administration abstraite que je ne comprenais pas toujours, mais j'avais tort d'en vouloir à celui qui la représentait mieux que moi. Mon amour-propre blessé faussait mon jugement.

Plus je réfléchissais, plus il m'apparaissait clairement que je devais reconnaître mes torts. Je pris mon courage à deux mains, demandai une audience et j'abordai le bureau de la direction avec un esprit neuf. J'exprimai mes regrets d'avoir gêné le service par mes ressentiments et mon comportement négatif.

Mon supérieur m'écouta attentivement. Puis il fit un geste de la main, comme pour me signifier que cela n'avait aucune importance. Il me parla de tout autre chose.

Et cela n'avait aucune importance !

Mais le ton était changé. Pas seulement le ton : tout était

changé entre nous. Une confiance, une estime nouvelle étaient en train de naître.

Je retournai dans ma circonscription. J'étais un peu plus expérimenté, mais je continuai à faire des erreurs de temps en temps. Pourtant, jamais plus aucun reproche ne me fut adressé.

Au contraire, j'eus la surprise de recevoir un jour une lettre d'excuse de la direction : un instituteur avait été nommé en surnombre dans une école, par erreur. On me demandait de l'utiliser au mieux.

Nous sommes devenus amis, mon chef de service et moi. Après son départ, nous nous sommes écrit quelquefois.

Vingt ans après, j'eus l'occasion, à la télévision, de présenter un quart d'heure d'émission sur l'éducation morale. Il m'a vu et entendu. J'ai reçu une lettre de félicitation et d'encouragement pour l'action que je tentais de mener dans les écoles en vue d'actualiser cette éducation.

A ce moment-là, nous étions de retour en France, ma famille et moi, et j'étais inspecteur d'une circonscription de Nantes et de sa région.

3. Le bruit de fond

J'étais inspecteur primaire depuis plus de vingt ans. J'avais visité beaucoup d'écoles, parlé à un grand nombre d'administrateurs, de directeurs, d'instituteurs, de parents.

J'avais interrogé beaucoup d'élèves pour vérifier leurs connaissances. Pourtant, je ne leur avais jamais parlé. Parlé directement comme à des amis.

Un jour, j'ai décidé de le faire. Pas de discours, pas de sermon, pas de leçon. Alors quoi ?

Enseigner, c'est parler, parler, parler. « Après un quart d'heure, on ne vous écoute plus », m'a dit un élève à la fin d'un cours de deux heures, au début de ma carrière.

Parler sans être écouté ? Était-ce cela l'enseignement ?

Et si enseigner, c'était d'abord écouter ? Et, pour cela, commencer par faire silence en soi-même ?

Écouter les enfants, comme des personnes singulières, qui vivent une expérience unique et peuvent en dire ce que personne ne peut dire à leur place.

Se taire. Se taire aussi avec eux, pour que chacun puisse écouter son cœur et dire une parole authentique, sortie du silence intérieur.

Gageure ? « Les enfants d'aujourd'hui, m'a dit une institutrice, n'aiment pas le silence. Il leur faut du bruit de fond. »

Le bruit de fond, c'est peut-être moi.

Bien souvent, la classe est un lieu d'agitation, de

bavardage, quand ce n'est pas de chahut. La violence n'est pas loin.

Et si j'essayais, moi d'abord, d'introduire le silence dans la classe ?

Je choisis une classe coopérative, déjà entraînée à une méthode qui incite les élèves à prendre des responsabilités. L'institutrice, qui se trouvait être en même temps la directrice de l'école, avait la passion des enfants et, surtout, des enfants en difficulté. Pour elle, l'école devait offrir une chance égale pour tous, une chance de s'instruire, bien sûr, mais aussi d'apprendre la vie, la vie avec les autres et, ainsi, de se découvrir soi-même.

Parmi la trentaine d'élèves qui composaient ce cours moyen, sept étaient marginaux. Ils se trouvaient là à cause de leur âge – neuf à onze ans – et parce que les maîtres des cours préparatoires et élémentaires ne savaient plus que faire d'eux. L'un ne savait pas lire. Un autre écrivait en charabia. Un troisième, très fantaisiste, se montrait incapable de soutenir son attention. Un autre encore avait été renvoyé d'une école voisine, pour vol. Les trois derniers atteignaient à peine le niveau du cours élémentaire.

Sur le reste de la classe, de niveau moyen, trois élèves se distinguaient par leur maturité et leur vivacité. En particulier l'un d'eux, qui parlait peu, tenait parfois des propos d'une sagesse surprenante. Une petite fille raisonnait, parlait, écrivait comme une adulte. Une classe hétérogène, comme dans la vie où chacun diffère de l'autre.

Avant la rentrée, j'avais convenu avec la directrice d'animer des entretiens libres avec les élèves de cette classe-là, une matinée par quinzaine. C'était l'occasion pour moi de mettre à l'épreuve, concrètement, les

nouvelles instructions ministérielles sur l'éducation morale et civique, de pratiquer des « moments privilégiés de réflexion » sur la vie de la classe, l'environnement, le monde.

Le terme « moments privilégiés de réflexion » figurait dans les Instructions officielles de 1977 (réforme Haby) qui voulaient réhabiliter l'éducation morale et civique tombée en désuétude. Ces moments pouvaient porter sur la vie de la classe, du quartier, les informations des médias, ou tout sujet d'intérêt général. La plupart du temps, les instituteurs ne savaient pas comment appliquer ces textes remarquables et profiter de la liberté qui leur était donnée.

Ma femme, avec qui j'avais parlé de l'expérience que je voulais faire, m'avait encouragé. Pour conjurer l'angoisse d'un premier silence en classe, elle m'avait suggéré de proposer aux enfants un sujet de réflexion : es-tu heureux à l'école ? Sinon, que faire pour le devenir ?

4. Cet autre qui est aussi nous-même

Donc, c'était la rentrée. J'ai posé aux enfants la question du bonheur en classe.

Je leur ai demandé de réfléchir quelques instants, en silence, et de parler ensuite, en toute liberté, s'ils en avaient envie.

Le silence ! C'est gênant. Des enfants rient, se regardent avec étonnement. « Garder le silence, expression étrange, a écrit Bernanos. C'est le silence qui nous garde. »

Je prends une feuille de papier et me mets à écrire quelques mots. Des élèves font de même. On joue. Nous redécouvrons le silence, cette descente en soi-même. Des pensées enfouies, oubliées, remontent à la surface. Le silence devient un nouvel élément. Il se nourrit de lui-même ou d'un « au-delà de lui-même ». On y goûte et on trouve que c'est bon.

Au bout de quelques minutes, c'est le retour de la parole. Parole de reconnaissance d'abord, qui peut paraître conformiste bien que contraire à l'opinion couramment répandue de la sinistrose dans l'enseignement.

- Oui, nous sommes heureux de cette rentrée.
- Nous avons retrouvé nos camarades.
- La maîtresse nous aime bien.
- Nous la connaissons déjà.
- L'année dernière, nous avons participé à des ateliers qu'elle dirigeait.

– Elle aime la gymnastique, les sports, la musique, les belles histoires.

– Nous aimons lire avec elle. Quand il y a plusieurs personnages, nous lisons comme au théâtre.

– Et moi aussi, ai-je ajouté, je suis content de ce premier moment que nous avons passé ensemble. Nous apprendrons à nous connaître et nous pourrons nous aider dans le travail et dans la vie.

Alors tout serait-il pour le mieux dans le meilleur des mondes scolaires ?

Ne rêvons pas. La dure réalité nous frappe en plein visage.

Au milieu de cette euphorie, un garçon, au fond de la classe, se met à pleurer. Ses camarades l'ont à peine remarqué, mais la maîtresse n'a eu d'attention que pour lui. Pendant l'échange amical, elle l'a regardé longuement, comme si elle avait souffert avec lui.

Elle s'assied sur son banc et lui demande doucement :

– Philippe, qu'est-ce qui ne va pas ? Pourquoi pleures-tu ? Peux-tu nous le dire ? Tu n'es pas heureux ici ?

Toute la classe est tournée vers ce camarade qui a du chagrin. Alors, il dit ce qu'il n'a jamais dit à personne :

– Je ne suis pas heureux à l'école. Je n'aime pas l'école. J'ai peur. Je ne sais pas lire et les autres se moquent de moi.

La parole est libérée et libératrice. Spontanément cette fois, un nouveau silence s'établit : il est là, à nos côtés, notre camarade ; nous rions quand il bute sur chaque mot en lecture ; pour nous, c'est amusant, mais pour lui...

En réfléchissant, on commence à penser autrement, à entrer dans le cœur de l'autre. Cet autre, qui est aussi nous-même.

– Je sais comme ça fait mal quand on se moque de moi, dit un enfant. Quand cela m’arrive, je n’ai plus envie de rien faire.

A la fin de la classe, une élève propose :

– Nous n’allons plus nous moquer de Philippe. Nous allons l’aider.

Promesse tenue. Quinze jours après, je retrouve la classe avec la pensée, encore vive, de l’expérience précédente. Philippe est absent.

– Il est malade, me disent aussitôt les enfants.

Le silence s’établit presque de lui-même et se remplit de la présence de Philippe. Hier méprisé, il devient le centre des préoccupations de ses camarades. Ils imaginent mille façons de lui faire plaisir : lui envoyer des dessins, lui écrire quelques mots, lui rendre visite, lui montrer qu’on ne l’oublie pas.

L’entretien se poursuit en exercices de dessin. Les plus beaux sont adressés à Philippe.

Quinze jours passent. Les enfants se précipitent vers moi dans la cour :

– Philippe lit ! Philippe lit !

Au début de la classe, Philippe prend un livre et commence à lire, d’abord d’une voix hésitante puis plus assurée. Il lit un paragraphe, un second. La classe éclate en applaudissements. La maîtresse l’embrasse :

– Tu sais lire comme les autres. Tu vas pouvoir faire tous les exercices que tu ne réussissais pas.

Peu après, en effet, Philippe s’est montré excellent en mathématiques. Auparavant, il ne pouvait pas lire les énoncés des problèmes.

Ce matin-là, nous avons célébré la première victoire de la classe.

5. Les pantoufles de l'inspecteur

C'était un jour où je devais m'entretenir à la première heure avec des élèves sur un thème de morale. Je suis parti de la maison, laissant derrière moi un grand désordre et, abandonnées au milieu du salon devant la télévision, mes pantoufles.

– Tu pourrais bien ranger tes pantoufles, me dit ma femme au moment où je quittais l'appartement.

– Tu vois bien que je n'ai pas le temps. Fais-le toi-même ! fis-je en claquant la porte.

Tout en descendant l'escalier – quatre étages sans ascenseur – je me dis :

– Quel mufle tu es ! Tu devrais faire des excuses à ta femme en rentrant.

Je pensai ensuite aux élèves que j'allais rencontrer. Que leur dire ? Comment créer le climat de confiance qui leur donne envie de faire mieux chaque jour ? Comment les rendre attentifs à ces valeurs que j'ai à cœur de transmettre et dont je voudrais que maîtres et élèves soient pénétrés ?

Et si je leur racontais ce qui vient de m'arriver ? Je suis négligent. Je n'aime pas les observations, même, et surtout, quand elles viennent de ma femme et qu'elles mettent le doigt sur mes faiblesses. Je suis un élève, moi aussi, et plutôt un mauvais élève.

Je raconte donc aux enfants ce qui s'est passé une demi-heure plus tôt. Ils sont passionnés. Certains sourient avec

sympathie. Et, après un moment de réflexion silencieuse – c’est devenu notre règle avant de parler – ils expriment les opinions les plus variées.

– Pourquoi votre femme ne range-t-elle pas vos pantoufles ? demande une petite fille.

J’explique que ma femme aussi a un métier. En plus, elle s’occupe de la maison et nous avons deux fils. Il est donc normal que je range mes affaires et que j’aide au ménage, dans la mesure de mes moyens.

– Chez moi, c’est maman qui range tout, lance un enfant. Ou la femme de ménage.

La maîtresse intervient :

– Est-ce ainsi que vous pensez à votre maman et à la femme de ménage, qui ont bien du travail pour rendre la maison propre et agréable ?

Et elle ajoute :

– C’est traiter les autres en esclaves.

Deuxième moment de réflexion.

– Et ici, dit un enfant, si nous voulons que la classe soit belle et que les femmes de service ne soient pas fatiguées, ne pourrions-nous pas faire quelque chose ?

– Faire attention à ne pas salir nos tables, enchaîne un autre.

– A ne pas laisser tomber de papiers par terre, renchérissent plusieurs voix.

– On pourrait s’y mettre tout de suite, dit un garçon.

Sitôt dit, sitôt fait. Un élève plonge sous son banc pour ramasser un bout de papier. Un autre range son sac et met ses livres sur sa table, un troisième ramasse les morceaux de craie près du tableau. Voilà toute une classe partie dans une aventure de rangement et de nettoyage.

Les premiers étonnés sont la maîtresse et l’inspecteur !

Les enfants sont-ils spontanément capables de telles initiatives ? On dirait que des énergies nouvelles, une bonne volonté, ont été libérées. Ce que n'auraient jamais obtenu des remarques, des sermons ou des leçons, une anecdote personnelle l'avait opéré à l'insu de chacun.

6. Le resquilleur

J'avais pris le train et mon billet, normalement.

En cours de trajet, j'ai été amené à changer de train et à prendre un rapide.

A la sortie de la gare de destination, le contrôleur – il y avait encore des contrôleurs en ce temps-là – m'a fait remarquer que j'aurais dû payer un supplément pour le second train. Il y avait beaucoup de monde au passage. Sans réagir, je me suis glissé dans la foule comme si je n'avais rien entendu.

En classe, les élèves parlaient d'honnêteté et certains avouaient des larcins commis dans les supermarchés.

Je me suis souvenu de mon aventure et l'ai racontée aux élèves.

– Vous êtes malhonnête, vous, Monsieur l'Inspecteur ?
Mais vous voulez nous apprendre la morale !

– C'est juste. Que dois-je faire ?

– Ecrivez au contrôleur de la gare et demandez-lui combien vous devez à la compagnie des chemins de fer.

– C'est promis, je vais lui écrire.

De retour à la maison, je prends ma plume pour relater les faits au contrôleur et me dis prêt à payer mon supplément et une amende.

Quinze jours plus tard, je me retrouve dans la même classe.

– Alors, disent les élèves, vous avez écrit ?

– Bien sûr.

– Et que vous a-t-on répondu ?

La déception a été grande. Jamais aucune réponse ne m'est parvenue. Aurais-je dû insister, écrire et réécrire ? Je ne l'ai pas fait.

L'administration des chemins de fer a sans doute été surprise de ma démarche et n'a pas su comment répondre. Peut-être a-t-elle pensé que, pour quelques francs, cela ne valait pas la peine de se compliquer la vie.

A qui la faute ? Faute avouée est à moitié pardonnée. A moitié seulement. J'ai toujours une dette et la compagnie des chemins de fer accuse un déficit chronique...

7. La galette des rois

Un jour, un éducateur est venu me voir pour me présenter le cas de René, un garçon qui ne pouvait s'empêcher de prendre de l'argent partout où il en trouvait. A la suite d'un vol de deux cents francs, il avait été mis à la porte de son école.

– Si je le place, à l'âge de dix ans, dans un établissement spécialisé, me dit l'éducateur, il risque de rencontrer des jeunes plus experts que lui dans cette mauvaise voie. S'il continue, à dix-huit ans il n'aura plus de cœur et sera capable de tuer père et mère pour de l'argent. Il lui faudrait une classe normale qui oublie son passé et qui soit à la fois ferme et tolérante.

Il me confia le dossier.

J'allai le porter à la directrice qui s'intéressait tant aux enfants à problèmes.

– Je n'ai que faire du dossier, dit-elle. Je voudrais voir l'enfant.

Quelque temps après, sa mère le lui présenta.

– Comment s'appelle-t-il ? demanda la directrice.

– René.

– Comme il est petit pour son âge !

Elle l'accueillit à bras ouverts.

J'avais introduit le loup dans la bergerie ! Dans cette classe coopérative, où l'argent était géré par les élèves tour à tour sous le contrôle de la maîtresse, des sommes, d'abord

minimes, puis plus importantes, disparurent. Quand la maîtresse s'apercevait qu'il manquait de l'argent, il lui arrivait, à l'insu des élèves, de combler le déficit. Ce n'était qu'un pis-aller.

Au début du second trimestre, les enfants avaient l'habitude de fêter les Rois et de réserver une certaine somme pour la galette. Un matin, plus d'argent !

Le jour où j'ai mon heure d'entretien avec cette classe, nous en parlons ensemble. Malgré les appels à la conscience de chacun, personne ne se dénonce. Pourtant le malaise est là.

– Nous étions heureux ensemble. Maintenant chacun soupçonne son voisin.

– Et ça ne va plus !

On cherche une solution.

– Il faut fermer la porte à clé pendant les récréations, suggère l'un.

– Il faut tout fermer, même les armoires, ajoute un autre.

– Et la boîte où il y a l'argent.

– Ah non ! Impossible ! Nous nous sentirons en prison.

– Nous ne sommes pas des voyous.

– Ce n'est pas un de chez nous.

Cette année-là, il n'y eut pas de gâteau des Rois.

Peu de temps après, quand j'arrive, la classe est en pleine effervescence : cette fois, c'est l'argent de la cantine qui s'est envolé. C'est l'argent des parents. S'il en manque, certains enfants ne mangeront pas. Rien ne va plus. Les élèves se sentent responsables.

René, qui ne s'est pas vraiment intégré à la classe, est fortement soupçonné.

– Monsieur, vous devriez lui parler, me disent les enfants. Il est dans l'atelier à côté.

J'entre. René travaille à une maquette d'avion. Je l'aborde franchement :

– Tu sais que l'argent a disparu ? La classe est bouleversée. Qu'en penses-tu ?

La réponse est immédiate :

– C'est moi qui ai pris l'argent. Mes parents ne m'en donnent jamais. Tous les autres en ont.

– Et maintenant ?

– Je voudrais rembourser, mais je n'ai plus rien.

– Tu n'as plus rien ?

– J'ai acheté des fusées pour m'amuser avec les copains.

– Ce que tu viens de me dire, peux-tu le répéter à tes camarades ? Ils t'aideront peut-être à trouver une solution.

René revient en classe, reconnaît les faits, dit qu'il voudrait réparer. Mais comment ?

Silence. Une idée jaillit :

– Nous avons de l'argent inutilisé, dit la fillette responsable de la coopérative. Nous pourrions le prêter à la caisse de la cantine en attendant qu'il rembourse.

La proposition est bien accueillie. Cependant les esprits continuent à s'inquiéter :

– Et si René recommence, est-ce qu'il faudra le surveiller tout le temps ?

– Le mettre en quarantaine ?

– Jouer au policier ?

– Et quand ce sera son tour d'être responsable de la caisse ?

Enfin, un élève qui parle peu et qui réfléchit beaucoup pour son âge touche le fond du problème :

– Nous pouvons lui pardonner. Nous pouvons l'encourager à devenir honnête. Mais c'est à lui de décider, nous ne pouvons pas le faire à sa place.

La classe a repris son cours normal, sans incident. Arrivent la fin de l'année scolaire et la kermesse traditionnelle. René reçoit exceptionnellement trois francs de ses parents, pour s'amuser avec ses camarades. Toute la journée, les autres dépensent joyeusement leur argent de poche. Lui se contente de jeux gratuits. Gâteaux, jus de fruits, bonbons, il n'achète rien. Dans sa poche, il tourne et retourne ses trois francs.

Le soir, la directrice le voit venir vers elle, l'air décidé :
– Maîtresse, voilà. Je commence à rembourser ma dette.
Et il lui tend les trois pièces si longtemps caressées.

Depuis ce jour, aucun vol ne troubla plus la classe. Le regard de René trouva sa clarté et le nom de l'enfant était maintenant justifié : il était vraiment Re-né.

8. Les parrains

Quand, dans une classe, les enfants sont d'un niveau tellement hétérogène, que peut-on bien faire pour établir plus d'égalité ?

La maîtresse proposa des parrainages, parrains et filleuls se choisissant pour une durée limitée, suivant les projets de travail en commun et selon leurs aptitudes complémentaires. Pour la mise en place des équipes, il fallut bien des négociations, des remises en question en conseil de coopérative.

Un matin, nous avons fait le point des parrainages. J'ai été frappé par la clairvoyance des élèves vis-à-vis d'eux-mêmes.

Par exemple, le plus fantaisiste, souvent en conflit avec ses parrains, raconta qu'il avait voulu s'enfuir de l'école. La maîtresse l'avait rattrapé à temps. Et, comme pour expliquer les raisons de sa fuite, il dit :

– Quand j'écoute ma conscience, elle me dit quoi faire. Mais c'est plus fort que moi, je n'ai pas envie de le faire.

Plusieurs de ces enfants de dix ou onze ans m'ont donné de véritables leçons de pédagogie :

– Mon parrain veut tout m'expliquer, absolument tout. Alors j'ai la tête cassée et je ne comprends plus rien. De temps en temps, j'ai besoin d'un peu de tranquillité pour chercher tout seul.

– Mon parrain est trop indulgent. Il me laisse tout faire. Je voudrais un parrain plus sévère.

Ou encore :

– Je crois que j’ai fait tout ce que je pouvais pour ma filleule. Il lui faudrait un autre parrain.

La petite fille qui parlait ainsi s’occupait d’une camarade qui n’arrivait pas à lire. A son intention, elle avait imaginé d’aller se procurer des fiches de lecture chez l’institutrice du cours préparatoire pendant les récréations. Elle pensait maintenant que son amie devait passer à un autre niveau, avec un autre moniteur.

Pénétrante, cette remarque de l’un des enfants :

– L’essentiel, c’est la confiance, l’encouragement. Pas d’énervement, pas de critique, pas de méchanceté. Sinon, on n’a plus envie de travailler.

Sur le plan psychologique et moral, que d’observations pertinentes :

– Ma filleule était comme perdue dans un rêve. Maintenant, elle commence à s’intéresser à ce qui se passe autour d’elle.

– Mon filleul n’est pas méchant, bien qu’il en ait l’air. Il est téléguidé par les autres : ils lui font faire mille bêtises qu’ils n’osent pas faire eux-mêmes. Il les fait pour se mettre en valeur. Quand il commence, il ne peut plus s’arrêter.

L’un des tandems réussit particulièrement bien. Pendant les séances hebdomadaires de piscine, un garçon, qui était très bon en natation mais lisait mal, s’est fait l’entraîneur d’une petite fille qui avait peur de l’eau mais qui, elle, lisait bien. Les progrès en lecture pour l’un, en natation pour l’autre, furent surprenants.

Ainsi se sont formés ces enfants, en essayant de mieux vivre et de s’instruire mutuellement.

– Les parrainages nous ont beaucoup aidés, conclurent-ils à la fin de l’année.

– C'est grâce à eux que je n'ai pas eu besoin de redoubler, dit l'un d'eux.

– Quand la maîtresse expliquait quelque chose, dit un autre, je ne comprenais pas, mais avec mon parrain, ça s'éclairait.

9. Aidez-moi

« Aucun enfant n'est méchant. Le méchant, c'est un enfant malheureux. » Ainsi pensait la directrice. Elle s'était donné pour tâche de recueillir dans la classe dont elle était aussi la maîtresse les élèves dont les collègues ne voulaient pas. Elle allait leur prouver que tous étaient récupérables.

– Nous vous souhaitons bien du plaisir, lui disaient-ils sceptiques.

Malgré des déboires, elle continuait, guettant dans l'ombre les moindres lueurs d'espoir. Il y eut beaucoup d'ombre.

Elle avait donc accueilli Paul, un grand garçon instable, fantasque, imprévisible. Quand il était là, il se rendait insupportable à ses camarades. Pourtant, il savait être coopératif à ses heures.

Ses parents étaient séparés. Il vivait seul avec sa mère dont il était très jaloux. Comme elle travaillait, il mangeait à la cantine. Parfois, pourtant, elle revenait déjeuner à la maison. Ces jours-là, Paul aurait bien aimé partager son repas. Il lui arrivait de s'enfuir de l'école à midi pour la surprendre.

C'est ce qu'il fit un jour. Ne la trouvant pas, il tenta de mettre le feu à la maison. Crac ! Une allumette et les rideaux commencèrent à flamber. Heureusement, les voisins aperçurent la fumée, alertèrent les pompiers. Ceux-ci accoururent à temps : le désastre fut évité.

De guerre lasse, la mère le confia à un psychiatre qui le fit entrer dans une clinique spécialisée.

Au moment de « réflexion privilégiée », chacun pensa au camarade absent, avec gravité et profondeur.

– C’est plus fort que lui : il y a des moments où il ne peut s’empêcher de faire des bêtises.

– C’est comme s’il jouait un rôle qu’il ne peut plus quitter.

– Il a besoin de se faire remarquer. Alors il fait très bien ou très mal.

– Quand il est dans un mauvais jour, il peut détruire tout ce qu’il a fait de bien la veille.

– Comment l’aider maintenant qu’il est interné ?

Quand la maîtresse nous informa que Paul avait la permission de passer tous les week-ends avec sa mère, les idées fusèrent :

– Que fait-il le samedi ?

– Nous pourrions l’inviter dans nos ateliers.

– Il serait content d’être avec nous et il serait gentil.

C’est ainsi que Paul participa régulièrement aux séances de coopérative du samedi, prenant la parole, décidant avec les autres de l’usage de l’argent, des préparatifs de la fête scolaire annuelle.

Le grand jour est là. Toute l’école bourdonne, les familles arrivent. Les enfants, tout fiers de montrer leurs réalisations, oublient Paul dont la mère est absente. Il se retrouve seul, malheureux, exclu de la joie générale. Les vieux démons l’assaillent. Et hop ! est crevé le bassin en caoutchouc où nageaient les poissons rouges. S’affaisse lentement la tente sous laquelle une mère d’élève disait la bonne aventure. Colère générale des parents. Paul est chassé honteusement.

Et lui qui s'était tant réjoui à l'idée de cette fête et qui l'avait si bien préparée avec ses amis ! C'est incompréhensible. La classe est consternée.

Le samedi suivant, Paul réapparaît, penaud et repentant :
– Vous étiez tous en famille et moi je n'avais personne. Alors j'ai eu envie de détruire, détruire. Aidez-moi ! Il y a des moments où je ne sais plus ce que je fais.

10. Les ponts

Dans cette école, l'accueil de l'étranger, et d'abord de l'inspecteur, a toujours été chaleureux. Les intervenants extérieurs ont été nombreux. Ils participaient aux ateliers regroupant, suivant leurs choix et leurs contrats, les élèves de toute l'école, quels que soient leur âge ou leur niveau : musique, arts plastiques, éducation physique, menuiserie, tricotin, etc. deux demi-après-midi par semaine.

Ils venaient aussi dans les classes pour des interviews ou des entretiens. C'est ainsi qu'une guitariste, amie d'un parent d'élève, et un mime, ami de l'inspecteur, sont venus initier les enfants à leur art.

Enthousiasmés, tous ont voulu inventer des mimes que leurs camarades devaient déchiffrer. Le petit qui avait volé a joué au gendarme arrêtant un voleur, inversant la situation qu'il avait vécue autrefois et essayant, par là, de liquider son passé.

L'Afrique

Deux inspecteurs-stagiaires africains, un Togolais et un Gabonais, sont venus, dans leurs vêtements traditionnels, parler de leur vie en Afrique et de leurs impressions sur la France. Ils n'ont pas caché leurs difficultés d'adaptation. L'un d'eux avait vu, la veille, le patron d'un café lui fermer la porte au nez. L'autre avait senti la peur ou le mépris dans les regards des voyageurs blancs de son compartiment de chemin de fer.

Les élèves leur ont fait des cadeaux, leur ont remis des documents sur leur ville.

– Jamais nous n’avons été aussi bien reçus en France, ont dit les visiteurs aux enfants en les quittant.

Le monde du travail

Un retraité du métro, puis des dockers, ont parlé de leur métier et dit comment ils avaient essayé de le faire honnêtement malgré toutes les difficultés.

Les dockers ont parlé de leur décision de rompre avec l’habitude de voler des marchandises dans les ports. Après l’entretien, un élève leur a offert ses billes en disant :

– C’est pour vos enfants. Moi aussi j’ai triché quelquefois et j’ai chipé des billes à des camarades.

L’ami juif

1980 : attentat contre une synagogue, rue Copernic à Paris. Toute la France s’émeut. Le président de la République, le chef du gouvernement, les partis, les syndicats, tous s’indignent, défilent dans les rues : le racisme ne passera pas. Dans les écoles, les maîtres sont invités à mettre en garde leurs élèves contre le fléau du racisme.

Je vais dans une classe. Les élèves ont été prévenus de ma visite. Ils ont apporté des coupures de journaux relatant les circonstances de l’attentat. Une moto abandonnée sur les lieux. Cette moto les fascine. D’où venait l’auteur du crime ? Des images d’immenses défilés à Paris et en province sont affichées au mur.

Je pose une question :

– Avez-vous des amis juifs ? Connaissez-vous des juifs qui se sont illustrés dans l’histoire, dans l’art ou la littérature ?

Il n'y a pas d'enfant juif dans la classe. Les enfants de cette école n'ont pas de camarade juif.

Pourtant un élève lève le doigt. C'est un enfant noir, dont les yeux brillent de malice. Il répond :

– Moi, j'ai un ami juif, Jésus-Christ, le roi des juifs.

Le chapeau

Ce même jour, j'ai demandé à un ami de venir raconter dans une autre classe ce qu'il a vécu le soir de l'attentat.

Pour manifester sa sympathie, il a décidé d'aller à la synagogue. Il n'est pas juif, mais il connaît la coutume juive, qui est de mettre un chapeau, en signe de respect, pour entrer dans une synagogue.

Il a donc pris un large chapeau et a assisté à la réunion du soir. Les paroles du rabbin l'ont touché :

– Vous luttez contre le racisme ? C'est très simple. Ne dites jamais de mal de personne, surtout en son absence, et n'écoutez pas les propos malveillants tenus autour de vous. Si quelqu'un dit du mal d'un autre, changez de sujet de conversation.

Ces paroles, il les a rapportées aux élèves. Les enfants ont écouté. Peut-être s'en souviendront-ils à l'occasion. Peut-être se souviendront-ils mieux de la suite de l'histoire.

Après sa visite à la synagogue, notre ami rentra chez lui. En traversant la rue, il se fit renverser par une bicyclette. Sa tête heurta rudement le trottoir, mais son grand chapeau amortit le choc.

Le cycliste fut plus ému que lui !

– C'est peut-être le Dieu des juifs qui m'a protégé, pensa-t-il. Sans toutefois le dire aux élèves, laïcité oblige !

Le 3^e âge

A plusieurs reprises, j'ai eu l'occasion de faire visiter des classes par des amis d'un âge avancé. Chaque fois, l'émerveillement fut mutuel.

Robert a quatre-vingt-douze ans. Ce dynamique nonagénaire éclate d'enthousiasme à la vue de l'école toute neuve où je le conduis. Implantée dans un grand centre aux allures de H.L.M., elle se trouve néanmoins un peu à l'écart, ombragée par des pins. Les crépis sont de couleurs gaies, la cour vaste, les locaux bien aérés donnent sur de la verdure.

La porte de la classe poussée, Robert découvre une trentaine d'enfants, garçons et filles de sept à huit ans, frimousses ouvertes et pull-overs multicolores.

– Vous ne portez pas de blouses noires comme nous autrefois ? Vous en avez de la chance. Vous avez chacun votre petite table, votre chaise individuelle. Comme votre classe est gaie ! Ce n'était pas ainsi de mon temps : nous étions assis à quatre ou cinq sur de longs bancs fixés à des bureaux, que l'on ne pouvait pas bouger, alignés face au tableau.

Les enfants sont fascinés. Les questions jaillissent :

– Aviez-vous des bicyclettes ?

– Les garçons n'allaient pas à la même école que les filles ?

– A la maison, vous n'aviez pas le droit de parler devant les grandes personnes ? Et à l'école ?

– A l'école, nous nous taisions. Nous vivions dans la crainte d'être questionnés et dans la terreur de ne pouvoir répondre comme il fallait. Ici, quelle beauté, quelle liberté, quelle joie ! Vous vivez une époque exaltante, où la vie se

transforme très vite. Vous avez devant vous un monde en pleine mutation et vous en serez les artisans.

L'enthousiasme de notre ami révèle aux enfants des perspectives insoupçonnées. Il leur ouvre les yeux.

C'est un service que Robert leur rend. En retour, le contact de ces jeunes êtres illumine sa journée.

11. Le concierge

Le dernier dimanche d'avril est traditionnellement celui de la commémoration des martyrs de la déportation. Tous les élèves ont entendu parler de la dernière guerre, de la résistance, de la déportation et de l'extermination de populations entières. Il y a eu beaucoup de films ou d'émissions de télévision sur ce sujet. Plusieurs enfants ont vu des épisodes de "Holocauste" et savent ce qu'a été le génocide juif.

Mais, cette année, la mémoire est plus présente encore puisqu'elle prend le visage d'un ancien déporté.

La directrice m'avait dit un jour :

– Notre concierge a passé deux ans à Matthausen. Les élèves ne le savent pas. Il faudrait un jour qu'il puisse leur en parler.

Je suis allé le trouver pour lui soumettre ce projet.

– Non, m'a-t-il répondu. Je ne sais pas parler en public. Je ne veux pas me mettre en vedette. Je ne suis pas un héros. Simplement, j'ai refusé le nazisme et j'ai fait partie d'un réseau de résistance. J'ai été déporté. J'étais jeune, j'ai survécu. Les souffrances ont été terribles. Il n'y a pas de quoi me vanter. Je n'en parle jamais chez moi. Alors...

Nous avons gardé le silence. Puis il m'a dit :

– Un jour, il faudra bien que mes petits-enfants sachent ce qui m'est arrivé, pour que cela ne recommence plus. Les enfants de l'école sont gentils avec moi. Ils m'aident

quelquefois à pousser le chariot des poubelles. Je vais y penser.

Au jour convenu, il est entré dans la classe avec quelques documents : sa casquette et son pantalon rayé de bagnard, un livre d'or des déportés, un recueil de photographies des camps et des photographies qu'il avait prises lui-même, l'année précédente, lors d'un pèlerinage en Autriche, au printemps, quand l'herbe reverdissait sur l'emplacement du camp.

Pendant un quart d'heure, il a parlé, très simplement, de ses épreuves. Son arrestation avec quelques camarades, à la suite d'une dénonciation. Déportation à Compiègne, puis trois jours et trois nuits de voyage en wagon plombé, sans eau ni nourriture. L'arrivée à Matthausen. La vie en commando, les betteraves pour nourriture, les appels interminables du matin et du soir par tous les temps, les coups, les morts de chaque jour.

Il a perdu toutes ses dents et tous ses cheveux. A sa libération par les Américains, il pesait trente-deux kilos.

L'attention des enfants est extrême. Une petite fille, trop impressionnée, demande à l'institutrice de la conduire dans la classe voisine ; elle reviendra pour l'échange de réflexions qui suivra le départ du concierge.

Ce dernier, lui aussi, est touché par l'émotion des enfants :

– J'ai une petite-fille de neuf ans, qui me demande parfois ce que j'ai fait pendant la guerre. Maintenant, je lui dirai.

Le silence qui suit le témoignage est intense. Quelques enfants pleurent doucement. Puis, c'est le respect et l'admiration :

– Quel courage il a fallu pour supporter tout !

– Merci de nous avoir dit cela. Quelle chance et quel moral vous avez dû avoir pour survivre !

– Oui. Un sur cinq dans notre réseau de résistance est revenu. J'étais costaud. J'ai eu des camarades qui m'ont soigné quand j'ai reçu des coups. Et puis, nous croyions tous à la victoire des Alliés. Cela nous soutenait.

– Est-ce que vous en voulez aux Allemands ?

– Comment pourrais-je leur en vouloir ? Il y avait aussi des Allemands parmi les déportés. C'était la guerre. Pendant toute guerre, toutes les horreurs sont possibles. L'an dernier, quand je suis retourné sur les lieux, j'ai vu une vieille Allemande de quatre-vingts ans qui m'a dit : « Le nazisme, c'était horrible. »

Les enfants palpent le pyjama fait de sciure de bois et de papier, regardent les photos d'hommes qui n'ont plus que la peau et les os. Un enfant met sur sa tête la casquette du déporté.

– Et la vie a recommencé, conclut le concierge. Je me suis marié, j'ai eu quatre enfants et, maintenant, j'ai des petits-enfants. Je pense prendre ma retraite l'an prochain. Mais... je dois retourner à mon travail !

Nous réfléchissons longtemps ensemble à ce témoignage. Le massacre des juifs. La responsabilité de tous ceux qui ont favorisé le nazisme, en Allemagne, mais aussi ailleurs. Nous pensons à la puissance de résistance de la vie, à l'héroïsme plus fort que la défaite.

Enfin, pour conclure l'entretien, une réflexion inattendue mais combien pertinente d'un enfant :

– Avec ce que nous gaspillons tous les jours à la cantine, nous pourrions nourrir tout un camp.

12. Bonjour

Je visite un établissement de handicapés. A l'entrée de la première salle, je suis frappé par les visages, les mouvements incompréhensibles.

Près de la porte, une jeune mongolienne, dans sa chaise roulante, me crie « Bonjour » d'un air radieux. Etonné, je réponds aussi chaleureusement que je peux. L'atmosphère est changée : de l'appréhension, puis de la compassion, je passe à la joie d'entrer dans cette communauté.

– Merci, merci de votre visite, disent les enfants.

– Et merci à vous, dis-je, de m'avoir montré votre amitié, votre joie de vivre et de communiquer.

Quand j'étais enfant, dans un village d'Alsace, tous les élèves de la classe se levaient à l'entrée de l'institutrice et disaient en chœur avec un terrible accent :

– Ponchour, Mattmasselle !

Aujourd'hui, les élèves bavardent quand leur maîtresse arrive, comme si de rien n'était. Dire bonjour, ça dérange. Pourtant, que le jour soit bon, c'est le souhait de chacun. Le bonjour, c'est la lumière du matin, le premier mouvement de reconnaissance de l'autre, du monde. Y renoncer, c'est renoncer à une partie du bonheur sur la terre.

Contrairement à la vieille méthode dont certains d'entre nous gardent un mauvais souvenir – « Dis bonjour à la dame », accompagné au besoin d'une gifle – une

institutrice de maternelle de la circonscription décide de procéder délibérément par l'exemple.

Chaque matin, elle commence sa classe par un joyeux « Bonjour les enfants ». C'est son premier mot. Elle n'attend rien. Dès le premier jour, quelques élèves lui répondent.

Peu à peu, les autres prennent conscience de la part de joie qu'apporte ce mot. A la fin du trimestre, tous les enfants disent bonjour spontanément.

Un jour, avant le repas, un enfant suggère :

– Si nous disions bonjour à la dame de la cantine ?

La proposition est acceptée par tous.

Et voilà l'atmosphère de l'école transformée. On prend l'habitude de dire bonjour aux autres instituteurs de l'école, aux camarades, et même à ceux qu'on rencontre dans la rue.

C'est un plaisir pour les visiteurs d'être accueillis par ce mot, accompagné souvent d'un sourire.

13. Pardon

La radio, la télévision annoncent un fait divers terrible qui frappe les élèves : un jeune homme a assassiné un enfant et le procès a lieu. Au passage du jeune homme, la foule a poussé des cris de haine et de mort.

Les jurés ont refusé la peine de mort, en ce temps où la peine de mort existait encore en France et où elle était discutée dans tous les milieux.

Lors d'un moment de « réflexion privilégiée », les enfants expriment toutes les opinions qu'ils entendent à la maison, mais ils ont aussi leur jugement personnel.

- C'est horrible, disent les uns.
- Il a tué. Il pourra tuer une autre fois. Il doit être tué.

Et les autres :

- Il n'a pas compris ce qu'il faisait.
- Il peut changer.
- Il peut demander pardon.
- On ne peut pas condamner quelqu'un pour toujours.

Les journaux ont rapporté que l'assassin, qui s'était montré quasi absent à son procès, s'est réveillé tout à coup à l'audition du verdict et a demandé pardon aux parents de la victime.

L'entretien avec les enfants porte sur le pardon.

- Quand on a vraiment fait une bêtise, la seule chose à faire est de demander pardon, dit un garçon.

- On n'a jamais envie de demander pardon, dit une petite

filles. C'est difficile. Il faut du courage, beaucoup de courage.

Et j'ajoute :

– Il faut une vertu rare : l'humilité. Mettre l'autre au-dessus de soi-même.

Les enfants comprennent.

– Et si la personne à qui j'ai fait du mal ne veut pas me pardonner ? Si elle m'en veut toujours ?

– Si elle en profite pour me faire du mal ?

On réfléchit longuement.

– Je crois, dit une petite fille, qu'il vaut mieux, de toute façon, demander pardon. Et si l'autre ne veut pas me pardonner, c'est son affaire. Une fois qu'on a demandé pardon, on n'a plus peur.

Pardon, mot-réflexe de celui qui passe devant quelqu'un en franchissant une porte, de celui qui bouscule un voisin sans le faire exprès.

Pardon, mot de politesse, qui met de l'huile dans les rouages sociaux.

– Pardon, comme le dit une fillette, c'est aussi un mot qui change le cœur.

14. Au revoir Nantes

L'expérience d'éducation morale dans l'école nantaise s'est poursuivie l'année suivante à raison d'un entretien par quinzaine avec les mêmes élèves. Des expériences ont pu être partagées avec d'autres classes et l'école maternelle voisine. La projection d'un film tchèque de marionnettes sur les dangers de l'alcoolisme (un maçon ivre construit un mur qui s'écroule et manque de le tuer), d'un film anglais destiné à apprendre aux enfants l'usage de trois mots magiques (s'il vous plaît, merci, pardon) ont donné lieu à des échanges dans toute l'école. Les interprétations des enfants ont été parfois plus profondes que celles des adultes.

Il y a eu dans cette école comme partout des difficultés administratives. Une classe a dû être supprimée en fin d'année à cause d'une baisse d'effectifs. Les parents d'élèves ont manifesté à l'Inspection académique. Pourtant, à aucun moment, le dialogue ni la confiance n'ont été rompus. En protestant, courtoisement mais avec détermination, contre cette suppression, le président de l'association des parents terminait ainsi sa lettre : « C'est d'autant plus regrettable que cette école se réforme dans le sens du meilleur et que c'est un lieu où souffle l'esprit. »

Au moment de l'entrée en sixième, sur les sept enfants en difficulté, trois sont passés normalement, deux sont allés en section de rattrapage. Deux autres ont redoublé et

deviennent de bons élèves. Tous les autres, dont l'admission sans problème était prévisible, se sont enrichis d'une expérience irremplaçable de vie coopérative, qui les aura mieux « armés pour affronter la société dans le respect d'eux-mêmes et des autres » (Instructions officielles de 1977).

Rapport de la maîtresse

Les sujets les plus divers ont été abordés : les fêtes, la mort, la vie, les événements mondiaux, l'organisation du travail scolaire, la coopération dans la classe, les parrainages, l'amitié vécue, le troisième âge.

Toujours, au départ, un exemple concret, que tous ou beaucoup connaissent. Il ne s'agit pas de faire de la morale, mais de montrer des faits et de faire découvrir les conséquences.

Les enfants ont pris l'habitude de réfléchir, d'abord en silence, seuls, avec possibilité d'écrire leurs pensées, puis de les lire et de discuter.

J'ai remarqué qu'à ce moment-là les enfants parlaient avec leur cœur et faisaient preuve de bon sens, souvent de maturité.

Ainsi, certains ont compris :

– le rôle de la société de consommation dans l'importance accordée aux jouets à Noël. Ils ont reconnu le rôle de la famille dans cette fête, sans pour autant oublier les défavorisés : enfants malheureux à qui on peut apporter un peu de joie avec des cadeaux de jouets en bon état, ou personnes âgées ;

– l'action de la publicité : les moyens audiovisuels peuvent fabriquer une vedette, en laissant dans l'ombre des personnes tout aussi méritantes. Ainsi, à l'occasion de la

mort de Claude François, un élève ne comprenait pas l'exhibition faite autour de la disparition de ce chanteur alors que les funérailles de son grand-père, maire de son village, avaient été, à son avis, trop discrètes.

Cela ne veut pas dire, bien sûr, que tous les problèmes de cette classe aient été résolus de cette manière, mais les élèves ont appris à penser davantage par eux-mêmes et les uns aux autres. Ils sont certainement devenus plus conscients et plus responsables.

...et rapports des élèves rédigés à la demande de la maîtresse

Nous avons appris une matière nouvelle : l'éducation morale. Nous avons compris comment nous pouvions faire pour que la classe marche mieux.

Nous avons réfléchi aux événements qui se passent dans le monde et aussi à notre attitude avec des personnes que nous connaissons.

Nous avons compris le sens de certains mots : honnêteté, respect de l'autre, désintéressement, et essayé de les appliquer dans notre vie.

L'éducation morale nous permet de mieux nous comprendre. C'est un moyen de trouver des réponses que nous ne trouverions pas tout seuls.

Tout le monde parle et dit ce qu'il pense. Nos pensées, mises bout à bout, peuvent nous servir dans la vie.

L'éducation morale devrait être connue de tous les enfants. L'amour, le racisme, l'hypocrisie, l'alcoolisme, la guerre, la paix sont des choses de la vie que nous devons connaître.

Une personne qui ne connaît pas la morale est une personne malheureuse. Elle risque de ne pas s'entendre avec les autres.

Nous avons remarqué que nous n'avons jamais les mêmes opinions. Cela nous apprend à réfléchir et à respecter les opinions des autres.

Quand on voit un enfant qui est triste, on peut l'inviter à jouer. Quand on voit une personne malheureuse, on peut l'aider. On peut dire bonjour même à des gens que l'on ne connaît pas et ainsi se faire des amis.

Quand on a fait mal, on demande pardon. Alors les gens deviennent aimables.

Quand on dit s'il vous plaît et merci, on est poli, et cela veut dire beaucoup.

Nous avons appris à aimer des gens d'ailleurs et à les connaître.

Nous ne savions pas que l'éducation morale pouvait apporter la joie.

15. Saints laïcs et inspecteurs martyrs

Nommé à Nice, dans une circonscription qui comprenait des quartiers difficiles, une région où se posaient bien des problèmes, j'ai poursuivi mon engagement dans la ligne de l'éducation morale.

– Faites une enquête dans ce village, me dit l'inspecteur d'Académie à mon arrivée. Le secteur scolaire n'y est pas respecté. L'instituteur n'a aucun sens administratif. Il gonfle peut-être artificiellement les effectifs. Vous savez que nous n'avons pas les moyens d'ouvrir de nouvelles classes.

J'arrive au village. Sur une colline, au milieu d'arbres aux teintes automnales, une école à classe unique.

Dès l'entrée, je suis étonné. Un silence studieux. Pas d'estrade. Je ne vois pas tout de suite le maître. Au milieu d'un groupe, assis avec les élèves, il met au point une lettre à des correspondants d'Afrique. Les autres sont plongés dans leurs livres et leurs cahiers, selon un programme composé avec leur instituteur.

Plus de trente élèves, mais on dirait la classe peu chargée tant ils sont attentifs.

Aux murs, des dessins et peintures d'enfants et un règlement intérieur signé par chacun.

Voilà une classe telle qu'on en rêve pour ses enfants, me dis-je en moi-même. C'est aussi ce que pensent tous les parents des environs, dont certains n'hésitent pas à déménager pour se rapprocher de cette école.

– Je suis obligé de refuser des inscriptions, me dit l’instituteur qui fait aussi office de directeur. Evidemment, l’ouverture d’une seconde classe serait bienvenue.

Je repars avec la conviction que j’ai rencontré un instituteur d’élite, qu’il faut encourager en donnant un avis favorable à une demande de classe nouvelle.

– Comment ! me dit l’inspecteur d’Académie à la lecture de mon rapport. Je vous envoie pour restreindre les effectifs et vous favorisez leur augmentation. Vous me posez là un problème que je n’attendais pas.

Peu après, lors d’un repas communautaire, je suis présenté au recteur.

– Ah ! Voilà le nouvel inspecteur qui fait du sabotage, dit-il le plus sérieusement du monde.

J’essaie de lui expliquer. Il n’entend pas. Au cours du repas, il répète ses reproches. Il s’agit d’économiser les deniers de l’Etat, de ne pas ouvrir de classe sans nécessité. C’est à en perdre tout appétit pour l’excellent repas de rentrée.

L’année suivante, une seconde classe est ouverte par la commission administrative qui révisé la carte scolaire au vu des effectifs. La réputation de l’instituteur grandit dans l’opinion, bien qu’il n’ait pas une bonne note administrative.

C’est alors qu’il demande à être nommé maître d’application pour la formation des jeunes stagiaires normaliens. Je fais partie de son jury, qui est unanime pour le déclarer apte, avec félicitations. A nouveau, je fais un rapport élogieux et je propose la note maxima dans l’échelle en usage dans l’Académie.

Après une analyse du fonctionnement de la classe et la mention du rayonnement exceptionnel du maître, je

termine mon rapport par cette phrase : « Il y a encore des saints laïques. »

Le rapport part à l'inspection académique pour homologation du nouveau statut de l'instituteur, mais ne revient pas.

Est-il perdu ? L'instituteur s'inquiète. Non, il ne s'est pas perdu. Mais il pose un problème. Il faut patienter.

Le temps passe. Quelque part, la machine administrative s'est bloquée. Tant pis. Heureusement, l'essentiel est ailleurs : dans la qualité extraordinaire du maître dont la classe obtient des résultats toujours meilleurs.

Surprise ! Quand tout espoir semble perdu, le rapport est retourné avec l'excellente note, accompagné de cette remarque :

« S'il y a des saints laïques, il y a des inspecteurs martyrs, obligés d'ouvrir des classes quand ils n'en ont pas les moyens. »

C'est la réconciliation avec l'administration !

– Nous ne reconnaissons pas assez les vraies valeurs, me dit un responsable de l'Académie.

La classe devient pilote. Les normaliens s'y entraînent à une pédagogie active de la personne et de la responsabilité. Les échanges se multiplient avec des classes d'autres départements. C'est la visite obligée des délégations de pédagogues étrangers qui viennent dans la région pour s'informer de la pratique la plus performante en France.

Avare de paroles et à l'écoute de ses élèves, le maître poursuit sa voie, indifférent au bruit fait autour de son nom.

16. Les petits drogués

Sont-ils malades ? Y a-t-il une épidémie ?

Dans un quartier H.L.M. de ma circonscription, une institutrice de cours préparatoire est frappée par la mine bizarre de quelques élèves. Ils parlent difficilement et ne sont pas en état d'apprendre quoi que ce soit. Ils sont hébétés, bavent, ont les yeux injectés.

Un de ses collègues lui dit avoir découvert des dizaines de tubes vides de colle Dissoplast dans la pelouse qui dépend du stade de l'école. Un parent d'élève raconte qu'il a dû accompagner un enfant de sept ans au commissariat : il traînait dans la rue complètement abruti, comme ses camarades au cours préparatoire le matin. D'autres parents du quartier ont remarqué que des enfants se retrouvaient en petites bandes pour inhaler dans des sachets plastiques, qu'ils appellent des ballons, des vapeurs de colle à rustine.

Alerté, le directeur de l'école recueille des témoignages, entre autres celui d'une religieuse de SOS-Familles, qui a réussi à gagner l'amitié d'une bande. La mode est récente, mais se répand rapidement. L'intoxication se fait à la colle, mais aussi à l'eau écarlate, à l'essence, à l'éther.

Les enfants du cours préparatoire racontent :

- Madame, on s'amuse bien maintenant.
- Des grands nous apportent de la colle et des sacs en plastique. Nous mettons la tête dans les sacs : ça fait drôle, on se sent ailleurs, ça fait rêver.

– Et puis, ce n'est pas défendu. On trouve de la colle dans tous les magasins de vélos et dans les garages.

– Aujourd'hui on est un peu malades.

La maîtresse, stupéfaite :

– Ne savez-vous pas que c'est très dangereux ? Que ça peut vous faire mourir ?

L'un des plus âgés – il a sept ans – fait cette réponse encore plus étonnante :

– Si on meurt, Madame, ce n'est pas grave. On a plusieurs vies.

– Vous voyez bien qu'il n'y a rien à faire, disent quelques collègues. Cela se passe en dehors de l'école. C'est aux parents de surveiller leurs enfants. Ce n'est pas notre responsabilité.

– Mais ces enfants, ce sont aussi nos enfants, puisque nous les avons à l'école. Ils ne se rendent compte de rien. Pour eux, respirer des vapeurs de colle qui atteignent leurs centres nerveux, c'est comme sucer des bonbons ou jouer au football dans la rue. Ces enfants, il faut les sauver, sinon le mal va s'étendre.

Les solvants étaient déjà en vogue dans les lycées et les collèges ; maintenant, c'est à l'école primaire.

Les vacances d'été sont proches.

– Que seront les enfants à la rentrée si nous restons indifférents ? me dit le directeur.

Avec mon appui, il décide de réunir tous ceux qui interviennent dans la cité H.L.M. à divers titres : parents, enseignants, responsables sociaux, religieux.

Il est difficile, dans une réunion comme celle-ci, de sortir des schémas faciles : drogue douce et drogue dure, tolérance et intolérance, et surtout qui est fautif, des parents, des enseignants, de la police, des élus ou de la société en général.

Que faire ? Adresser une lettre à toutes les autorités ? Au président de la République, aux ministres, au préfet, au maire ? Interdire la vente de la colle à rustine ?

Peu de jeunes sont présents. Un seul parle, pour dire sa révolte, son ressentiment contre ceux qui l'empêchent de profiter d'un équipement sportif voisin.

Quelqu'un remarque que ce sont surtout deux jeunes, dont la mère est souvent absente, qui reçoivent des copains chez eux et font les quatre cents coups.

On revient à la réalité immédiate : on a été pris de vitesse par un événement imprévu et il s'agit d'un cas d'urgence. C'est ici et maintenant qu'il faut changer la situation. Alors commencent à sortir les vraies difficultés, et en particulier l'incapacité à engager le dialogue avec les autres, avec ses propres enfants.

Peu importe la confusion de certains propos, ce n'est pas un débat, mais un échange où tout un quartier se rencontre, essaie de se parler, de confronter ses doutes et ses certitudes, et comme d'exorciser ses démons.

Peu à peu, à mesure que se déroule la réunion qui prend l'allure d'un conseil de guerre, les parents d'élèves prennent en charge la lutte contre la drogue et formulent des propositions concrètes, qui peuvent être mises en œuvre immédiatement :

- renforcer la police du quartier pour mettre un terme au racket des petits par quelques bandes de jeunes de 14 à 18 ans ;

- faire bénéficier la cité des mêmes activités d'animation culturelle et sportive que la ville ;

- accorder la gratuité sur les stades et les clubs pendant l'été ;

- baisser le prix du centre aéré pour les plus pauvres.

Nous fixons une réunion à la rentrée pour un examen des résultats.

En attendant, les parents s'efforceront d'être vigilants à l'égard de leurs enfants et de ceux des autres.

Nous créons enfin un comité pour une défense de l'environnement, qui développera la joie de vivre dans le quartier : fêtes, concours du plus beau jardin, du plus beau balcon.

A la suite de cette réunion, le conseil municipal, réuni d'urgence pour étudier la situation, décide de mettre le centre aéré à la portée de tous pendant les vacances. Des animateurs sportifs sont engagés pour les stades et des cours de tennis offerts gratuitement.

– Alors qu'autrefois il fallait donner trente coups de téléphone à la mairie pour avoir un car qui emmène les enfants à la plage, il ne m'en a fallu qu'un seul aujourd'hui, dit une mère.

Aucun doute, la municipalité, les clubs de la cité, l'office des H.L.M. ont pris le problème à cœur. Le pire a été évité.

L'alerte aura au moins eu l'avantage de susciter parmi les enseignants et les habitants du quartier un sursaut de responsabilité et de solidarité dont les effets positifs ne se sont pas fait attendre.

17. Elle ne ment pas, elle !

– Il m’a fait mal, je me venge, lance une petite fille qui bombarde ses camarades de morceaux de craie.

Autour de nous, les petits bouts de bâtons blancs volent.

L’incident est le dernier d’une matinée houleuse. Dès que je suis entré, j’ai senti un malaise. Les enfants étaient agités, ils n’écoutaient pas. Le maître, un remplaçant, leur faisait une leçon de grammaire qu’ils n’avaient pas l’air de goûter. Sous forme de jeux, je reprends quelques exercices, mais, au bout de dix minutes, leur esprit est ailleurs et aucune technique pédagogique n’a de prise sur eux.

La sonnerie donne le signal : les enfants se précipitent dehors.

– Aujourd’hui, rien n’a marché, me dit le maître. D’habitude ça va mieux.

– Je reviendrai vous voir, lui dis-je.

Mais ma réponse ne me satisfait pas, tant cette matinée me laisse perplexe.

Avant de rentrer chez moi, j’entre dans une boulangerie tout près de l’école. La petite fille de tout à l’heure est là.

– Qu’est-ce que vous aviez tous dans la classe ?

– Nous étions furieux. Le maître nous a menti. Il avait promis de nous emmener au stade pour la gymnastique. Le car nous attendait. Et puis, vous êtes arrivé et, au dernier moment, tout a été changé. Nous avons refait de la

grammaire, alors que nous en avons fait déjà pendant une partie de la matinée.

Elle s'arrête un moment :

– Et puis, nous aimons mieux notre maîtresse. Elle ne ment pas, elle.

Malentendu ? Maladresse ? Un jeune maître qui ne se sent pas sûr de lui en gymnastique et qui croit qu'en répétant une leçon de grammaire, il réussira à passer le moment difficile de l'inspection ?

Et voilà une classe qui perd confiance.

18. Les mégots

C'est le chahut dans la nouvelle classe créée à la demande des parents d'élèves.

Celle d'où viennent les enfants était trop nombreuse. La municipalité a offert une des salles de la mairie. La classe est confiée à un jeune maître.

Au bout de quelques jours, les employés de la mairie se plaignent du bruit qui les empêche de travailler. Le maire m'appelle au secours.

A mon arrivée, le calme s'établit. J'explique aux élèves que c'est grâce à leurs parents qu'ils ont une classe nouvelle, moins nombreuse. Je leur demande de penser un instant au maire et à ses adjoints qui leur ont procuré cette salle. Et aussi au jeune maître.

Ensuite j'ouvre la porte : les élèves entendent ainsi les conversations des employés et des administrés qui viennent chercher un imprimé ou un conseil.

– Que pensent-ils de vous quand vous chahutez ?

Les enfants, qui ont de dix à douze ans, ont compris. Les idées fusent :

– On va établir un règlement intérieur.

Chacun réfléchit : ne pas grimper sur les bancs, ne pas se tirer les cheveux, ne pas fumer en classe, ne pas se déplacer sans raison.

Règlement surtout négatif, mais qui permet, pour commencer, d'arrêter le désordre et, plus tard peut-être, de

mettre en place des règles de bonne conduite en société scolaire.

Le règlement est affiché, la classe rassérénée. Avant de partir, je recommande discrètement à l'instituteur de faire disparaître les mégots qui traînent sur le bureau. Il me précise :

– Je ne fume qu'aux récréations, ça me détend.

La semaine suivante, lorsque je reviens, le climat ne s'est guère amélioré. Les employés se plaignent toujours du bruit.

Je demande au maître :

– Qu'en est-il du règlement intérieur ?

Je vois qu'il y a encore des mégots sur le bureau.

– Cela n'a pas tenu. Trois jours après, ils l'avaient oublié, bien qu'il soit toujours affiché. Alors je le leur ai fait copier dix fois. Cela a été pire qu'avant.

Surprenant ? Non, le jeune maître n'avait pas compris.

– Il fume, lui, en classe, m'ont dit les enfants.

Il fallut chercher une autre solution.

Après concertation entre la municipalité, les parents d'élèves et l'inspection académique, le maître a suivi un complément de formation dans un institut pédagogique et les élèves sont retournés provisoirement dans leur ancienne classe.

Malgré le surnombre, ils ont repris leurs habitudes de travail dans une classe où le règlement n'est pas affiché, mais est devenu « intérieur » aux élèves et à leur instituteur.

19. Fils du vent

– Regardez ! Ils sont là-haut !

Les élèves lèvent la tête. Ils observent avec crainte, et peut-être avec une certaine envie, trois jeunes Gitans au sommet d'un arbre. Leurs longs cheveux se mêlent aux feuilles et aux branches. Faunes, lutins, plutôt qu'élèves. Ils ont échappé, comme d'habitude, à la surveillance de leur maître et se sont mis hors d'atteinte.

Pourtant, ils sont inscrits régulièrement à l'école. Ils ont même une classe spéciale, une baraque toute neuve au fond de la cour et un instituteur pour eux tout seuls.

Que de tours ils ont joués à leurs anciens maîtres, quand ils étaient répartis dans les diverses classes, dont ils troublaient la discipline !

Alors, les associations de parents, d'Amis des gens du voyage, de lutte contre le racisme, ont demandé avec insistance cette classe spéciale. Ainsi serait résolu le problème de l'accueil des enfants gitans dans cette école qui porte le nom de René Cassin, prix Nobel de la Paix, l'un des auteurs de la Charte universelle des droits de l'homme.

Cependant, dès les premiers jours de la rentrée, il fallut déchanter. Les quinze enfants de la classe, ingénieux et bagarreurs, se retrouvèrent en bande, chahutèrent le nouveau maître, s'enfuirent dans les environs pour y faire les quatre cents coups.

Une fois, pendant la récréation, le maître, exaspéré, les enferma dans la classe. Car c'était dans la cour, au moment des jeux, qu'ils étaient le plus redoutables. La plupart des élèves, apeurés, se réfugiaient sous le préau. Les plus courageux essayaient de les affronter, mais la bande avait le dessus.

C'est ce jour-là qu'ils étaient montés à l'arbre, car, avec leurs couteaux, ils avaient taillé une « chatière » dans la porte en contreplaqué de leur baraque et reconquis leur liberté.

Plus que les années précédentes, ils formaient un Etat dans l'Etat et terrorisaient le reste de l'école.

Chaque matin, le directeur et ses collègues se demandaient avec angoisse ce que les Gitans allaient inventer.

C'étaient les anoraks d'une classe qui disparaissaient, les extincteurs de l'établissement qui étaient dégoupillés et répandaient leur contenu dans les couloirs, ou des excréments qui jonchaient le gymnase. Personne n'osait plus porter de sac ou d'argent sur soi. On n'était pas sûr de trouver sa voiture ou son vélomoteur en bon état à la sortie de l'école. A la cantine, les Gitans brandissaient leurs couteaux contre leurs camarades.

Dans le camp des Gitans, non loin de l'école, c'était pire. Les employés de la municipalité avaient renoncé à veiller à l'entretien des installations d'hygiène depuis qu'un ouvrier n'avait plus retrouvé la mobylette avec laquelle il était venu. Elle avait été mise en pièces détachées pendant qu'il travaillait.

Consciencieusement, le directeur faisait son rapport quotidien à l'administration. La seule réaction qu'il avait obtenue jusqu'à présent était une lettre du responsable local du mouvement contre le racisme, qui lui reprochait de faire souffler le vent de la ségrégation dans son école.

Responsable de la circonscription, je proposai une réunion avec les enseignants, les éducateurs, les assistantes sociales, les Amis des gens du voyage, les membres des associations antiracistes, pour analyser la situation et tenter de trouver des remèdes.

Réunion d'abord pénible, où chacun a tendance à se défendre en accusant l'autre : c'est l'administration abstraite qui nomme, selon un barème aveugle, des instituteurs non spécialisés et non préparés dans des classes inhabituelles.

L'instituteur titulaire du poste, lui, ne pouvait ni ne voulait le quitter à cause du règlement administratif et de quelques avantages matériels que ce poste lui apportait.

Quelques parents reprochèrent leur idéalisme aux Amis des Gitans, car ceux-ci prenaient toujours leur parti contre les autres membres de la société. Enfin, l'incapacité des Gitans à se plier à un horaire quelconque de travail fut reconnue par tous.

Des témoignages vécus, d'échecs et de succès dans quelques cas précis, détendirent l'atmosphère.

On en vint à l'idée d'une classe plus ouverte, plus coopérante avec les collègues qui souffraient tous de cette situation. On divisa la difficulté. Les Amis des gens du voyage décidèrent de se charger des quelques cas les plus lourds et les instituteurs des classes ordinaires acceptèrent de s'occuper, à temps partiel, de ceux qui pouvaient être intégrés à certaines activités.

Le climat se rasséna. Le mouvement contre le racisme renonça à sa plainte. Le maître obtint quelques résultats avec les élèves, en nombre réduit, qui lui restèrent.

Ceux-ci quittèrent l'école au mois de mai pour le pèlerinage des Saintes-Marie-de-la-Mer et ne revinrent plus de l'année.

A la rentrée suivante, une jeune fille volontaire fut nommée à ce poste.

– Elle ne tiendra pas huit jours, pensèrent ses collègues. Jamais les Gitans n’obéiront à une femme.

Avant la rentrée, la jeune fille alla dans le camp, visita les familles, donna des conseils aux mamans et prépara son enseignement à partir des observations qu’elle fit dans le camp.

Les enfants vinrent avec curiosité à l’école, même si ce ne fut pas à l’heure exacte.

En répondant à leurs besoins, en leur montrant de façon pratique l’intérêt de la lecture pour se débrouiller dans la vie de la cité, elle réussit à les alphabétiser.

Elle voulut ensuite faire passer les meilleurs dans les classes de ses collègues pour recréer une communauté plus large, mais les élèves gitans choisirent de rester dans sa classe à elle, où ils se sentaient plus à l’aise.

Un deuil étant survenu chez des parents au loin, une des familles dut quitter le camp pour quelques semaines. Au moment du départ, une petite fille s’enfuit de la caravane pour aller dire à sa maîtresse :

– Je veux rester avec toi.

L’institutrice eut beaucoup de mal à la persuader de retourner chez les siens.

En mai, elle accompagna ses élèves au pèlerinage des Saintes-Maries-de-la-Mer, où la tribu se rend chaque année, et revint avec eux achever l’année normalement.

Etrange renversement de situation, dû au rayonnement d’une institutrice.

20. L'amour à 7 ans

Dans une classe coopérative de cours élémentaire, l'institutrice a proposé que, chaque semaine, les élèves organisent un moment de réflexion sur un thème choisi par eux.

Quand elle leur demanda de quoi ils voulaient s'entretenir, les réponses la surprirent :

– La vie, l'amour, la liberté. Nous voulons savoir ce que c'est vraiment.

– Eh bien, la première fois, nous allons parler de l'amour.

Le jour venu, les enfants avaient préparé l'entretien. Pour leur permettre de rassembler leurs idées, elle leur donna un temps supplémentaire de silence préalable. Les résultats furent si inattendus qu'elle les nota dans un cahier :

- L'amour est une flamme.
- Une flamme qui brûle pour toujours.
- C'est savoir vivre ensemble.
- C'est voir l'autre autrement que les autres.
- Aimer, c'est changer son regard.
- C'est voir l'autre de façon qu'il devienne meilleur.
- C'est la poésie de la vie.

Où donc des enfants de sept et huit ans sont-ils allés chercher tout cela ? Dans leurs familles ? Beaucoup viennent de familles brisées. Dans les médias ? Le mot y est banni du vocabulaire, sauf dans l'expression

« faire l'amour ». Dans les magazines, où les recettes de plaisir tiennent lieu d'amour ? A l'école, où l'éducation sexuelle se borne souvent à un peu de zoologie, de botanique et à l'analyse de mécanismes ?

Ils ont trouvé les réponses dans leur cœur, dans leurs rêves, dans leurs aspirations les plus profondes.

« Cette chose délicate et sacrée qu'est la conscience de l'enfant » (Jules Ferry) sent les liens invisibles mais réels qui l'unissent à la vie et que nous, adultes, percevons mal. Ils sont poètes, philosophes, ces élèves.

– Je n'ai qu'une crainte, me dit l'institutrice, c'est de les décevoir et de n'être pas à la hauteur de leurs exigences.

21. Où sont les chahuteurs ?

Depuis la rentrée, ce village qui appartient à ma circonscription est en révolution. Une jeune normalienne, bien notée, sportive, a été nommée nouvellement. Et le chahut s'est installé d'une manière continue. Quand on approche de l'école, une classe unique de vingt-cinq élèves de six à douze ans, on entend des cris, des hurlements.

Des enfants s'échappent de la classe. D'autres passent leur temps dans le préau. Ils se suspendent et se balancent aux cordes à grimper en narguant l'institutrice. Des petites filles, très calmes les années précédentes, deviennent hystériques.

Quelques voyous se sont emparés du pouvoir et sèment la terreur. Envoyé sur place pour rétablir la situation, le conseiller pédagogique, très expérimenté, avoue sa perplexité :

– Je n'ai jamais vu cela de toute ma carrière, me dit-il à son retour.

Nommer une autre institutrice ? Ce serait une sanction, contraire aux règles administratives et syndicales. L'institutrice n'a pas démérité. Elle prépare sa classe consciencieusement, mais rien ne passe. Quitter ce poste, ce serait démissionner, perdre la face. D'ailleurs, les épreuves pratiques de son certificat d'aptitude pédagogique doivent se dérouler bientôt dans la classe où elle a été nommée. Dans les conditions actuelles, elle est sûre d'échouer et sa carrière risque d'être brisée.

J'arrive dans la classe. Je demande aux élèves d'observer un moment de silence pour réfléchir aux moyens de remédier à la situation. Au bout d'une minute, le chahut repart de plus belle.

Décontenancé, j'emmène quelques garçons, qui ont l'air de meneurs, sous le préau pour leur parler et essayer de les faire travailler.

Pour la première fois, l'institutrice réussit à faire un exercice sérieux avec les élèves restants.

Je m'en vais. Le chahut recommence.

La psychologue appelée à la rescousse examine quelques enfants.

– Bien sûr, ils sont perturbés, ils sont incapables de discipline. Pourtant, je m'attendais à pire. Ils n'ont pas cassé le matériel dont je me suis servie pour les tester !

Je me sens responsable de la bonne marche de l'école, mais incapable de régler seul le problème. Je réfléchis que c'est aussi l'affaire du village, avant d'être celui de l'administration.

Je pense aux parents d'élèves, groupés en association, aux autorités municipales, aux délégués cantonaux, aux conseillers pédagogiques, d'éducation physique, d'éducation générale, à tous ceux qui ont une responsabilité sur le terrain. Comment mobiliser ces forces pédagogiques ? Constituer une équipe qui s'attacherait à tous les aspects du problème et essaierait de le résoudre à la base ? L'idée se fait jour d'une réunion de conciliation, un soir à l'école, sous la présidence du maire.

Par un temps épouvantable, en dehors des heures de service, j'emmène dans ma voiture un commando pédagogique composé des deux conseillers de la circonscription et de la psychologue. La salle de classe se

remplit peu à peu d'adultes mécontents. Ce sont d'abord des critiques et des plaintes :

– Je veux une bonne instruction et une bonne éducation pour ma fille, dit ce père indigné. Que fait l'école publique pour cela ?

On parle de l'administration aveugle, abstraite, qui nomme à des postes difficiles de village de jeunes institutrices citadines inexpérimentées.

Le village, qui a eu d'excellents instituteurs, leur a toujours fait des histoires. Les parents sont à l'affût de ce qui ne va pas et n'aident pas beaucoup les nouveaux venus. Le logement de fonction n'est pas entretenu. Il n'y a pas de salle de bains. Certains instituteurs sont partis au bout de peu d'années, découragés.

Pourtant le village a besoin d'instituteurs stables. Bien des parents ne s'occupent pas de leurs enfants et trouvent que ceux des autres sont mal élevés. L'alcoolisme sévit. Des parents passent leurs soirées au café et y emmènent leurs enfants. Ceux-ci n'obéissent ni à la maison, ni à l'école. Ce sont des voyous, de la graine de truands. Alors ? Faire sauter la baraque ?

Après cette première partie orageuse, où sont échangées beaucoup de vérités sans que se dégage une solution positive, je propose un moment de réflexion silencieuse, pour que chacun, en un second temps, puisse proposer des remèdes à la situation.

Tout le monde est d'accord sur un point : cela ne peut pas durer, il faut faire quelque chose pour que ça change.

Une mère de famille pleure. C'est la mère des deux enfants réputés les plus chahuteurs. Plus ou moins abandonnée par son mari qui passe ses nuits à boire, elle est

dépassée par ses fils et, de plus, mal vue au village. Elle a eu le courage de venir, espérant de l'aide.

La présidente des parents d'élèves, touchée par cette détresse, pense qu'on pourrait lui montrer un peu de sympathie.

D'autres continuent à jeter tous les torts sur elle :

– Elle n'a qu'à tenir ses enfants.

– Nous n'y sommes pour rien.

– Cela ne nous regarde pas...

Le conseiller pédagogique, sceptique jusque-là sur l'issue de la réunion, pose avec véhémence la question fondamentale :

– Comment voulez-vous que les enfants respectent leur institutrice si les parents ne se respectent pas entre eux et ne respectent pas leurs enfants ?

Le délégué cantonal, qui se rappelle les critiques qui ont démoralisé les meilleurs instituteurs, dit à son tour :

– Si on essayait de faire taire les critiques et d'aider au lieu de démolir ?

Le maire propose des améliorations au logement de l'instituteur. L'institutrice, qui a été sur la sellette pendant tout le débat, reconnaît son échec, accepte de demander elle-même son changement afin d'avoir des conditions normales de débutante pour son examen professionnel : une classe de ville à un seul niveau, où elle soit encadrée par un directeur.

Je promets de chercher un remplaçant qualifié.

A minuit, le maire fait apporter des rafraîchissements et on trinque au renouveau de l'école. L'atmosphère est devenue cordiale. On a pu s'expliquer.

Le lendemain. Dans le silence du matin, je m'interroge. J'ai pris un risque. Les remplaçants dépendent de moi.

Il m'appartient d'en proposer un pour que l'affaire soit réglée administrativement. Qui appeler ?

L'idée me vient de téléphoner à un jeune maître d'internat que j'ai vu au début de l'année à mon bureau. Il semblait solide, ouvert, équilibré. Il souhaitait un vrai travail d'enseignant, et pas seulement de surveillant. Ses contacts avec les internes de son collège étaient bons.

– Je ne vous cache pas que le poste est difficile et a découragé plus d'un collègue.

– Ces enfants m'intéressent. J'accepte. Je pense que je pourrai faire face.

Les démarches administratives sont engagées. L'institutrice pourra être nommée en ville. Il y va de l'intérêt des enfants, de la commune et du renom de l'Ecole publique. Ce n'est pas un caprice de l'administration. Face à la dégradation de l'école, une solution s'est imposée et a suscité l'unanimité.

Deux jours plus tard, le nouveau maître arrive. Il a pensé à sa classe et préparé des jeux éducatifs. Pour la première fois, tous les enfants, qui ont entendu parler de la réunion de leurs parents à l'école et qui sont curieux de connaître l'instituteur, sont attentifs.

– Mais où sont les chahuteurs ? se demande celui-ci.

Dans le village aussi, on se le demande !

22. Il y a gifle et gifle

– Avez-vous déjà reçu des gifles ?

– Bien sûr.

– De nos parents.

– Et de la maîtresse, lance un garçon.

L'institutrice me regarde, paniquée. Je vais souvent dans sa classe, dont j'apprécie la tenue et la sérénité.

Elle sait que les châtiments corporels sont interdits depuis la création de l'école laïque française. Elle a une autorité de qualité telle qu'elle n'a nul besoin de gifler pour être obéie, ou pour sanctionner un manque de respect.

– Comment cela est-il arrivé ?

– La dernière fois que vous m'avez rendu mon cahier, dit le garçon, vous l'avez jeté sur ma table comme si vous me méprisiez. N'est-ce pas une gifle ?

Soulagement de la maîtresse !

– Si je t'ai vexé, je m'en excuse. J'étais sans doute pressée. J'ai mes humeurs comme tout le monde. Ton devoir n'était pas très bon.

– En effet, mais j'ai pensé que vous étiez fâchée et cela m'a découragé. Maintenant c'est passé.

Une gifle, quand elle est comprise et justifiée sur le moment, est pardonnable. Mais quand elle est amplifiée par l'opinion, qu'elle fait l'objet de rapports administratifs et d'articles de presse, qu'elle donne lieu à des manifestations de parents d'élèves, à des contre-manifestations d'instituteurs

solidaires de leur camarade accusé de violence, c'est une situation dont il est difficile de trouver une issue, tant les passions s'enflamment.

Un soir, dans mon bureau, des employés municipaux d'un petit village sont venus me trouver. La directrice de l'école avait giflé un de leurs collègues qui travaillait pour l'école. Il était venu à une heure imprévue et l'avait dérangée dans son travail de classe.

– Cette directrice ne mérite plus de rester au village, il faut la déplacer. Sinon, nous lui rendrons la vie impossible. Nous la dénoncerons à l'opinion publique, nous ferons des manifestations qui ne s'arrêteront que quand elle aura démissionné.

La haine dont semblait être l'objet la directrice, dont par ailleurs le travail ne donnait lieu à aucun reproche, me surprit.

Je pensai que la première démarche à faire était de tenter de réconcilier les adversaires et proposai au maire une réunion des enseignants et des responsables municipaux.

Les instituteurs sont venus, bien qu'ils aient pensé d'abord que l'affaire ne les concernait pas. Certains n'étaient pas d'accord avec la directrice, pourtant ils se sont montrés solidaires. Le travail de classe est prioritaire et les employés n'ont pas à déranger les maîtres pendant les heures de classe.

Sans doute ! Mais de là à humilier publiquement un travailleur, il y a une marge. Ce geste inadmissible demandait réparation.

– Et puis, proteste l'employé intéressé, je ne suis plus votre élève.

C'est donc un ancien élève ! Un des moins brillants de sa promotion, et qui avait été puni une fois de plus. Un vieux compte à régler avec l'école où il avait été malheureux.

La directrice enfin se décida à lui présenter des excuses et le maire offrit à boire à tous les assistants.

Quelques années après, la directrice demanda son changement :

– Je pensais finir ma carrière dans ce village, me dit-elle, mais cette gifle malheureuse a quand même laissé des traces. Ce n'est plus comme avant. Je préfère recommencer ailleurs.

Une autre gifle me revient à la mémoire.

Un rapport arrive sur le bureau de l'Inspection académique. Une plainte contre le meilleur instituteur de la circonscription. Une famille dont l'enfant a été giflé demande des sanctions contre le maître.

Une enquête révèle que les faits sont exacts. L'instituteur le reconnaît volontiers. C'est un homme qui s'intéresse à chaque enfant et surtout aux plus défavorisés. Sa femme et lui restent souvent longtemps après la classe avec des enfants dont les parents rentrent tard. C'est un de ceux-là qui s'est montré si insupportable que la gifle est partie toute seule.

Les collègues prennent fait et cause pour l'instituteur dénoncé, mais sont quand même gênés puisque le geste est contraire aux règles de la fonction.

Une réunion a lieu à l'école pour désamorcer la bombe. L'instituteur commence par regretter son geste, ce qui met du baume au cœur des opposants.

La plupart des interlocuteurs reconnaissent les qualités éminentes du maître. Un seul s'obstine à lui trouver tous les

défauts. C'est le père de la victime, qui vient pour la première fois voir le directeur de son fils. Il est furieux parce que son fils n'est pas au niveau de ses camarades du même âge.

– Mais c'est pour lui que nous avons fait le plus ! Je ne comprends pas. C'est à vous dégoûter du métier, dit la femme de l'instituteur. Elle quitte la réunion en pleurant.

Aucune suite n'est donnée à la plainte.

Mais quelque chose s'est brisé dans le cœur de l'institutrice :

– Ne pas attendre de reconnaissance des parents, c'est normal pour quelqu'un qui ne fait que son métier. Mais susciter le ressentiment des parents d'un élève pour qui l'on a fait plus que son métier, je n'arrive pas à l'accepter.

« Le soufflet » a des accents de tragédie cornélienne. Des duels, des meurtres, des guerres n'ont-ils pas commencé par là ?

23. Deux laïcités

Fêtes juives, chrétiennes, musulmanes, fêtes nationales et internationales, anniversaires et commémorations... Si toutes les fêtes étaient évoquées à l'école, on nous ruinerait en fêtes, comme dit La Fontaine, et le cours des études serait interrompu chaque jour.

Et si c'était l'inverse ? Si, chaque matin, à l'occasion d'une fête célébrée dans la famille d'un élève – et il y a des classes composées d'enfants de dizaines de nationalités et de diverses confessions –, on réfléchissait ensemble au sens le plus profond de chaque fête ?

Cela irait de la fête du saint patron d'un élève, si la fête est une tradition familiale chez lui, à l'anniversaire d'un autre, ou aux grandes fêtes qui ponctuent le temps.

Depuis la fin de la guerre, le bulletin officiel de l'Education nationale autorise les juifs à s'absenter pendant les grandes fêtes. Certains enseignants israélites s'interrogent :

– Vais-je demander l'autorisation ? Cela va me singulariser vis-à-vis de mes collègues. N'y a-t-il pas là une discrimination qui pourrait conduire à des manifestations de racisme ?

– Et toi, crois-tu en Dieu ? demande une petite fille à son institutrice.

– Mes parents et moi allons à la messe de minuit à Noël, annonce une autre, mais il ne faut pas le dire à la maîtresse. Elle n'y va pas. Je pourrais avoir de mauvaises notes.

Cultiver la différence, sans préférence, est un exercice spirituel difficile. Ne pas scandaliser les faibles, faire comprendre le point de vue de l'autre à chacun, discerner le sens positif, le sens moral de toutes les pratiques, comme le jeûne du ramadan et du carême pascal, c'est la laïcité vécue. Laïcité qui n'est rien que le respect absolu de l'autre dans toutes les dimensions, la religion étant une des dimensions fondamentales de la nature humaine.

Laïcité, respect de toutes les formes et valorisation de toutes les traditions religieuses.

Ce respect du nom de Dieu, prôné dans les anciennes instructions de Jules Ferry, doit guider tout instituteur et professeur de l'enseignement d'un Etat laïc.

L'Etat est laïc par incompetence, par défaut, par souci de n'avantager ni ne désavantager aucune religion pratiquée par les citoyens. L'éducation est laïque par foisonnement des valeurs, par obligation de ne négliger aucune des composantes de la civilisation d'aujourd'hui.

Ni exhortation, ni endoctrinement, mais affirmation de soi et de ses valeurs les plus profondes, dans le respect total des valeurs de l'autre.

Discrétion, respect positif. Ne rien dire ni faire qui puisse attirer un reproche de quelque parent que ce soit. Ne rien dire de négatif vis-à-vis d'autrui, n'est-ce pas le commencement de la paix ? Et si quelqu'un vient protester, il faut pouvoir dire le fond de sa pensée, qui est la rencontre des cultures dans la générosité de l'intelligence et la clairvoyance du respect.

L'école, le seul lieu du quartier où se rencontrent ceux qui ne se voient pas dans leurs maisons.

– M'sieu ! M'sieu ! Mohammed dort sur son banc !

La classe est scandalisée. Le maître est bienveillant et intéresse ses élèves. Le travail est coopératif. Personne n'a envie de sommeiller d'habitude. Qu'arrive-t-il à Mohammed qui n'est pas mauvais élève, au contraire ?

Le maître se rappelle tout à coup que c'est le mois de Ramadan, que la famille de Mohammed est très pratiquante et que les enfants suivent l'exemple de leurs parents.

– Ne le réveillez pas, je vais vous expliquer.

Et il dit comment le neuvième mois de l'année lunaire musulmane est consacré au jeûne. Du lever au coucher du soleil les musulmans pieux ne mangent ni ne boivent. Le soir seulement, ils prennent un repas qui se prolonge souvent tard dans la nuit, ce qui les prive de sommeil. Les premiers jours, c'est très dur. Les enfants sont étonnés :

– Pourquoi cela, pourquoi se priver volontairement de nourriture et de boisson ?

On réfléchit plus avant. Un jeune israélite dit que le jour du Grand Pardon personne ne mange à la maison et que le samedi, le sabbat, personne ne travaille dans la famille de ses cousins. Pourquoi ?

Des enfants de familles chrétiennes parlent du carême en souvenir des quarante jours de jeûne de Jésus pour se préparer à sa mission.

Le jeûne, c'est la maîtrise du corps, une manière d'être moins esclave de ses besoins. On devient plus fort, plus libre.

– Et si nous décidions, dans la classe, de sauter un repas et de donner l'argent de la cantine pour la coopérative ? propose un garçon particulièrement intéressé.

A ce moment, Mohammed se réveille tout étonné de n'être pas blâmé.

– Je vous raconterai comment ça se passe chez nous pendant le ramadan et, vous verrez, je ne dormirai plus !

Merci, Mohammed, de nous avoir appris ce qu'est ta religion et de nous avoir fait réfléchir.

– Peu avant la Pentecôte, me raconte un collègue, cinq fillettes, qui étaient en congé pour préparer leur communion, sont venues en costumes de communiantes voir leurs camarades pendant la récréation.

Il les avait fait entrer en classe et leur avait demandé de dire à l'ensemble des élèves, dont plusieurs juifs, musulmans et bouddhistes, ce que signifiait pour elles leur « profession de foi ». Un juif avait ensuite expliqué ce qu'était la « bar mitzva », la cérémonie au cours de laquelle, reconnu adulte, il lit en public à la synagogue un passage de la Thora et devient fils de la loi. Chacun reconnaissait l'autre dans sa dignité, sa valeur profonde, que beaucoup rattachent à une tradition religieuse.

Pendant, quelques jours après, on avait fait comprendre à cet enseignant qu'il avait fait scandale, qu'il était coupable d'une faute grave. Faute contre qui, contre quoi ? Contre la laïcité.

Y aurait-il deux laïcités ? Une laïcité de mort, d'indifférence, de mépris pour tout ce qui est autre que soi, athéisme militant qui conduit à la méfiance et à la haine, le contraire de ce qu'ont voulu les créateurs de cette notion ? Et une laïcité de vie, de respect de l'autre et reconnaissance de ses convictions intimes ? Pluralisme et ouverture aux valeurs les plus hautes des diverses civilisations. Laïcité de partage et de fraternité, celle dont rêvaient les pères fondateurs de l'école laïque française, qui croyaient en une morale universelle, « la somme inaliénable de toutes les vérités communes aux hommes raisonnables ».

– Le jour où j'ai accueilli ces fillettes, me dit ce collègue, j'ai fait acte de laïcité vraie.

24. Conte du grand timide

Ma femme Mila, elle-même directrice d'école normale, m'a constamment aidé, soutenu, aiguillonné même, dans mon engagement pour une éducation morale et elle a son mot à dire dans ce livre. Je lui cède la plume.

Voici comment elle a vécu un épisode de mon inspectorat dans le Midi.

Il était une fois dans une belle et riche ville de France, un quartier qui n'était ni beau ni riche. Il était habité par beaucoup de travailleurs étrangers, des Français aussi.

Dans ce quartier ni beau ni riche se trouvait un trésor : c'était une école d'enfants difficiles. Et, dans cette école d'enfants difficiles, une classe d'enfants très difficiles.

La maîtresse avait beaucoup lutté, elle avait fait du bon travail. Mais, à la fin, elle avait craqué, elle était tombée malade.

Pour la remplacer, il n'y avait personne, personne qu'un jeune homme très timide, si timide qu'il n'osait pas regarder plus haut que le bout de ses pieds. Ce jeune homme timide ne regardait jamais personne en face. Et surtout pas l'inspecteur des écoles, ni sa secrétaire, ni les directrices ou les directeurs des écoles où il avait été appelé à travailler, ni même les élèves.

L'inspecteur était très malheureux d'être obligé d'envoyer dans une classe d'enfants si difficiles un jeune

homme aussi timide. Mais il n'y avait personne d'autre. Et l'on ne pouvait laisser sans maître une classe d'enfants, difficiles ou pas. C'était interdit par la loi.

Le cœur bien lourd, il envoya donc le jeune homme dans la classe. Et ce qui devait se passer arriva : la classe dévora le jeune homme. Elle le dévora au sens figuré bien entendu, car il n'y a plus de cannibales en France depuis des milliers d'années. Ce fut une expérience bien pénible. Le jeune homme fit de son mieux, mais les élèves ne lui laissèrent guère de chance de leur apprendre quoi que ce soit.

Le jour où l'inspecteur, inquiet, alla rendre visite au jeune homme, il régnait dans cette classe une atmosphère de bataille. C'était une bataille de morceaux de craie. Le maître était bombardé et l'inspecteur reçut aussi sa part.

Ce dernier eut alors une idée, une idée très inattendue. Il amena dans cette classe un groupe de jeunes instituteurs qui voulaient se rendre compte de tous les aspects de la pédagogie. Il projeta en leur présence, pour les enfants, un film qui racontait l'histoire d'un enfant aussi difficile que les élèves de cette classe. Il faisait une fugue et, grâce à un éducateur de talent, découvrait le pouvoir de trois mots magiques : s'il te plaît, merci et pardon.

La classe était divisée, certains aimaient le film, d'autres pas. Mais tous regardaient, écoutaient.

A la fin de la séance, ceux qui avaient aimé le film s'en allèrent discuter dans une autre salle de l'école avec l'un des adultes et ils posèrent des questions très sensées :

– Nous voyons bien ce que nous pouvons faire autour de nous pour que la vie soit meilleure dans notre famille, dans notre école, mais comment aider ceux qui sont malheureux au loin ?

Quant à ceux qui n'avaient pas aimé le film, l'inspecteur les rassembla autour de lui. Il leur demanda leurs objections.

– Oh, c'est un film pour les bébés, dit l'un.

– S'il te plaît, merci, pardon, c'est bête, dit l'autre,

– Nous sommes au-dessus de tout cela, dit un troisième.

– Et puis c'est une histoire inventée, ajouta quelqu'un.

Le plus grand chahuteur de la classe ne disait rien. Tout à coup, il se leva :

– Nous devrions écrire une lettre d'excuses au maître, déclara-t-il.

– Mais il est parti depuis hier (son remplacement était terminé) et nous ne savons pas son adresse, objecta un de ses camarades.

L'inspecteur connaissait l'adresse du jeune homme, ce qui rassura tout le monde.

– Oui, oui, s'écrièrent-ils, écrivons une lettre d'excuses.

L'heure passait, la séance était terminée, les enfants se dispersèrent. Les adultes restaient sceptiques :

– Ils n'en feront rien, assuraient quelques-uns. C'est seulement un mouvement d'enthousiasme.

L'inspecteur s'en alla vers d'autres écoles et, pendant une semaine, plus personne n'entendit parler de rien.

Mais les enfants, eux, n'avaient pas oublié. Au bout de huit jours, le grand chahuteur revint à la charge :

– Nous avons décidé d'écrire une lettre d'excuses, dit-il à la maîtresse titulaire remise de sa maladie.

– Oui, renchérirent les autres, il faut le faire.

– Eh bien, faites-le ce soir chez vous et vous me montrerez demain ce que vous aurez écrit.

– Non, non. C'est l'heure de la leçon de français, faisons-le tout de suite. Ici. Ensemble.

C'est ainsi que les enfants se mirent à l'œuvre, chacun

notant ses pensées. L'on rassembla le tout, en choisissant les meilleurs passages. Et, calligraphiée, la missive suivante fut envoyée au jeune maître :

Cher Monsieur,

Et voici que nous prenons nos stylos pour vous écrire une lettre d'excuses. Nous nous sommes rendu compte que notre comportement a été insupportable.

Nous vous demandons de nous excuser de notre attitude envers vous. Car la patience a des limites. Nous avons abusé de la vôtre. Nous savons maintenant qu'il vaut mieux ne pas faire de bêtises plutôt que d'avoir à s'excuser après. Vous nous avez quand même appris beaucoup de choses et nous vous en remercions. Il ne nous reste plus qu'à espérer qu'à la suite de cette lettre vous nous aurez excusés.

Suivaient toutes les signatures des enfants. Plus grosse que toutes les autres, celle du meneur qui avait voulu revendiquer la responsabilité du chahut.

– Non, non, avaient dit les autres, nous sommes tous responsables. Nous voulons tous signer.

Ceci se passait au mois de juin. Les vacances d'été s'écoulèrent. A la rentrée de septembre, une directrice d'école aborda l'inspecteur :

– Qu'est-il donc arrivé au jeune homme timide ? demanda-t-elle. On ne le reconnaît plus.

Et la secrétaire :

– Il est arrivé au bureau, tout souriant, tout guilleret. Et il m'a regardée en face !

Et voici qu'une lettre arriva à l'inspecteur. C'était le jeune homme qui écrivait pour remercier du cadeau qu'on lui avait fait en lui donnant cette classe terrible ! Et ce n'était pas pour plaisanter.

25. La morale immorale

Socrate, que les philosophes et les pédagogues n'ont cessé de reconnaître comme un des plus grands maîtres de l'histoire, n'a énoncé aucune doctrine et n'a voulu enseigner personne. Il pensait que chaque homme portait en lui une vérité qu'il ignorait et que le dialogue pouvait mettre au jour. Ainsi pratiquait-il l'art d'accoucher les esprits de « permettre à chacun de s'examiner, de se chercher, de se connaître soi-même ».

La passion de l'éducateur, c'est d'éveiller en chaque personne sa vocation particulière, de l'aider à la discerner et à la suivre.

Il ne s'agit donc pas d'enseigner la morale ou une morale. Dans une publication du ministère de l'Education nationale, L'enseignement et les valeurs morales, nous lisons ce paradoxe : « Il est immoral d'enseigner la morale. »

Oui, si enseigner c'est imposer des valeurs toutes faites, un code de règles intangibles, et, par là-même, exercer une volonté de puissance sur une conscience encore faible.

Oui, si c'est enseigner une morale ou une idéologie officielles sanctionnées par l'Etat. L'ordre moral, le moralisme, le totalitarisme, qui sont l'inverse de l'exigence morale, ne sont pas loin.

Si l'éducation suppose la liberté, le choix des valeurs, la responsabilité, elle ne peut être qu'éveil à soi, aux autres, au monde. Elle ne peut être qu'un art ou une pratique de cet éveil.

Est-ce à dire que nous nous abandonnerons à l'intuition, à l'inspiration, sans méthode, sans critère ?

« La vraie morale se moque de la morale... La vraie morale est sans règles », dit Pascal. Alors, quelles démarches proposer ? « Aller du vécu au conçu, du spontané au réfléchi », disent les instructions officielles.

Mais encore ?

Descartes, dans son fameux discours, ne craint pas de dire qu'il y a eu « beaucoup d'heur de s'être rencontré en certains chemins ».

C'est donc d'abord le bonheur d'une rencontre, la rencontre d'une conscience, « cette chose du monde la mieux partagée », et d'une valeur, qui peut conduire à des « considérations et des maximes » qui font une « méthode ».

Descartes pensait avoir trouvé le moyen « d'augmenter par degrés sa connaissance et de l'élever peu à peu au plus haut point auquel la médiocrité de son esprit et la courte durée de sa vie lui pourront permettre d'atteindre ».

Pour nous élever, nous aussi, nos enfants et nos élèves, par degrés, à une vie supérieure de conscience morale, nous avons été amené par de multiples expériences à formuler quelques considérations de méthode, que l'on peut d'ailleurs retrouver dans les instructions officielles du vécu au conçu :

– Partir d'une situation concrète, si possible vécue par les enfants à l'école ou dans le milieu proche, ou d'un événement rapporté par les médias qui les a frappés. Les situations peuvent être positives et susciter l'admiration ou la sympathie, ou négatives et susciter l'indignation.

– Réfléchir ensemble sur cette situation. Ménager autant que possible un temps de silence pour que la voix de la conscience puisse se faire entendre.

– Décider ce qu'il est possible de faire dans la situation donnée.

– Commencer aussitôt de le faire, chacun à sa manière.

26. L'espace de vérité

Comme Descartes, pour ne pas être « irrésolu en ses actions » tout en mettant ses recherches philosophiques, se choisit une « morale par provision », l'enseignant, quels que soient ses a priori métaphysiques, doit se donner quelques règles de conduite, quelques repères, quelques valeurs communes qui lui permettent de se retrouver sur un même chemin que ses élèves et leurs parents.

Ainsi, je me suis donné trois étoiles fixes pour m'orienter, trois critères de discernement, qui sont finalement les critères d'un amour qui essaie d'être vrai.

L'honnêteté

Pour un chercheur, pour un éducateur, l'honnêteté intellectuelle et morale va de soi. Mais aujourd'hui rien ne va plus de soi. L'honnêteté est une vertu inhérente à l'exercice même de la science, mais elle reste abstraite. Un savant, honnête dans son laboratoire, peut très bien être fort malhonnête dans sa vie civique ou morale, tromper le fisc, mentir à ses amis... Une exigence d'honnêteté est une ascèse difficile.

Un professeur qui exige que les devoirs de ses élèves soient faits et qui ne prépare pas ses cours manque à l'honnêteté. Un instituteur qui reproche à ses élèves de regarder la télévision et qui s'assied devant son écran dès qu'il rentre de classe est un hypocrite qui ne mérite pas la confiance de ses élèves.

L'honnêteté m'oblige, comme elle oblige les autres. Si je veux que les échanges avec les élèves soient placés sous le signe de la vérité, je dois d'abord accepter pour moi l'exigence que je propose à l'autre, l'espace de vérité où nous pourrions nous rencontrer librement.

La pureté

C'est la non-possessivité de mon désir et de ma volonté.

L'impureté sexuelle ou sentimentale, l'érotisme sensuel ou intellectuel guettent tout éducateur. C'est un des risques du métier. Si les affaires de mœurs restent relativement rares, elles suscitent toujours une indignation à la hauteur de la confiance que les parents accordent aux enseignants.

La société scolaire commence par la maîtrise de la sexualité. C'est la première exigence d'une éducation qui est éducation au respect de l'autre.

Le désintéressement

L'éducateur lui-même a une histoire. Ses mobiles ne sont pas a priori désintéressés. Peut-être cherche-t-il, dans son enseignement, à retrouver sa propre image dans les yeux de ses disciples. Dans ce cas, il n'atteint pas l'autre. Il reste enfermé en lui-même, dans ses fantasmes, et les élèves se chargent bien souvent de le rappeler à la réalité, à leur réalité, qui est elle aussi projet de vie et de liberté.

Le chahut est la manifestation la plus spectaculaire de cette incapacité de l'enseignant à maîtriser son moi tout en tenant compte des autres. Ce contact avec la classe, première condition d'un dialogue authentique, d'un échange réel, c'est une ouverture de soi à l'autre, une présence à autrui, sans laquelle aucune vie n'est possible dans une classe.

Quand on dit qu'il faut aimer les enfants ou les supporter, on énonce une vérité fondamentale, mais insuffisante, puisque cet amour reste vague et non soumis à une ascèse précise. Aimer non pour soi, par égoïsme, sentimentalité, activité débordante et possessive, mais aimer d'une façon désintéressée, généreuse, décentrée de soi. Aimer d'un amour réceptif, actif et inventif. La distance nécessaire, la liberté de l'autre, c'est un exercice jamais achevé.

C'est donc cet amour honnête, pur et désintéressé, qui doit guider les démarches de l'éducateur. Sur ce chemin, l'éducateur et l'éduqué marchent ensemble dans la même direction. L'un est plus avancé, plus engagé que l'autre, mais rien ne les différencie essentiellement. C'est pourquoi l'échange est toujours possible.

L'éducateur a été lui-même éduqué. Il s'éduque lui-même et nul ne peut dire jusqu'où il peut aller dans son effort. Le sens du chemin, les pôles de son orientation, sont les mêmes pour tous, mais les conduites et les comportements peuvent varier à l'infini. Il s'agit toujours d'être plus homme, plus fraternel, plus responsable de soi et des autres.

27. Instituteur d'hommes

Tous ceux qui, aujourd'hui, réfléchissent aux problèmes que pose aux enseignants l'éducation morale et civique à l'école, pourtant remise en honneur dans les Instructions officielles, s'accordent pour reconnaître que cette éducation est à la fois impossible et nécessaire.

Le monde, et particulièrement notre monde occidental, scientifique, technique, industriel, nous apparaît comme extrêmement complexe, chaotique et finalement absurde.

Comment éduquer, éveiller l'homme au sens de son humanité alors que, noyé dans la masse, ou réduit à une matière première pour les plans, les statistiques et les diagrammes, il semble vidé de lui-même ?

Sans référence, sans valeurs, sans boussole, l'homme moderne, unidimensionnel, perdu dans l'univers rationalisé de l'espace-temps, n'a plus de centre ni de lieu.

Et pourtant, cette nouvelle civilisation scientifique et technique, c'est nous qui l'avons créée et c'est nous qui en sommes responsables. Devant l'évidence de l'échec, la seule solution possible semble être un retour à l'homme.

Le triomphe des sciences et des techniques, y compris les sciences de l'homme et les techniques de dressage de l'homme collectif, c'est en réalité le triomphe de l'ordre des choses sur l'ordre humain.

La tâche de l'éducation morale et civique est de

reconstruire cet ordre humain, de proche en proche, en commençant par soi-même.

A chacun de décider s'il veut redevenir homme, reprendre contact avec les autres hommes, avec lui-même et avec le monde. Cessons de penser l'homme comme machine et tout change.

Changer ainsi, rendre une nouvelle évidence à ce métier d'homme, refaire de l'instituteur un instituteur d'homme et de citoyen du monde, c'est l'urgence de l'éducation dans sa dimension à la fois personnelle et universelle.

28. Pourquoi ?

Si j'ai entrepris ce type d'éducation, ce n'est pas pour faire plaisir aux présidents de la République, qui disent avec raison que l'avenir du monde dépend de l'Education, ni pour suivre des instructions ministérielles, dont les textes sont excellents, mais peu connus et encore moins appliqués.

C'est pour un motif plus fondamental, par une nécessité plus profonde : pour que les enfants qui nous sont confiés ne soient pas des « orphelins du sens », qu'ils ne vivent pas sans conscience, sans boussole intérieure qui leur permette de voir clair, de discerner le vrai du faux, le bien du mal, et de marcher avec assurance dans un monde de plus en plus menacé de destruction et d'absurdité.

« Armer les élèves pour qu'ils affrontent le monde dans le respect d'eux-mêmes et d'autrui. Faire de l'école un banc d'essai de la démocratie », disent les instructions.

Armer les enfants pour la vie, ce n'est pas seulement les armer matériellement et intellectuellement, mais, ce qui est plus important, c'est les armer moralement pour qu'ils expérimentent et comprennent la force de l'honnêteté, de la pureté, du désintéressement, la force des hommes libres. Qu'ils vivent cette « force d'aimer » qui a permis à Martin Luther King de lutter sans violence pour l'intégration des Noirs en Amérique, cette pureté de Gandhi qui a obtenu l'indépendance de son pays contre un empire colonial,

ce respect de la vie et cette générosité de Schweitzer qui a sacrifié une brillante carrière de professeur et de musicien à un travail de médecin dans un pays équatorial déshérité, le courage d'un Soljenitsyne qui a défié un des plus puissants empires du monde.

Ce sont les enfants eux-mêmes qui m'ont fait comprendre combien il était vital pour eux de travailler dans la confiance et dans l'amitié, la coopération et la liberté qui naissent d'un cœur pur. Ils ont besoin d'espace moral comme d'air pour respirer, pour se sentir à l'aise, pour développer leurs facultés, même les plus abstraites. Ils ont un besoin irrépressible de trouver le sens de leur vie, qui est don, expression, communication, élan vers l'autre, dans la générosité et la réciprocité. Et moi aussi, comment pourrais-je vivre et enseigner sans ce contact vivifiant avec les enfants ?

Apprendre à vivre, apprendre à réfléchir, apprendre à aimer. Les enfants ne demandent que cela, et, s'ils sont insupportables, méchants ou casseurs, c'est qu'ils ont été déçus par nous, nos lamentations, nos querelles, nos récriminations permanentes. Ils savent reconnaître leurs vrais amis, qui ne bluffent pas mais sont comme eux, faisant mille sottises chaque jour, mais sachant les admettre et les corriger quand ils se rendent compte du mal provoqué autour d'eux par leurs méfaits.

Sans l'éthique de la reconnaissance d'autrui, qui passe par une ascèse personnelle quotidienne d'honnêteté et de respect, aucun enseignement n'est possible. Les enfants, les autres, deviennent l'enfer, cet enfer où nous sommes et dont nous ne savons comment sortir.

Redonnons vie à cette exigence primordiale, changeons et devenons nous-mêmes ce que nous voudrions que nos

enfants deviennent, et le monde retrouvera son sens de la création et de la joie.

Enfantin ? Trop facile ? Ceux qui s'y sont essayés savent que cela ne s'improvise pas d'un coup de baguette magique. Pour ma part, étonnamment, c'est le jour où, au Maroc, j'ai reconnu mes torts devant mon chef de service que je suis entré dans cette dimension d'éducation. Le jeune inspecteur à la fois idéaliste et rebelle que j'étais s'est retrouvé non plus en face d'élèves à qui il devait imposer son autorité, mais à leurs côtés : nous avions la vie à apprendre ensemble.

Si je crois en cette éducation, c'est que l'expérience m'a montré que chaque fois que j'ai osé m'engager dans ce que je disais, que j'ai essayé d'être honnête avec moi-même et avec l'autre que moi, proche ou lointain, des forces nouvelles se sont éveillées, des changements inattendus se sont produits dans des situations qui semblaient sans issue, et une espérance invincible m'a ressaisi.

Charte de l'AERE

En 1981, Philippe Lobstein a été l'un des fondateurs et le premier président de l'Association pour un Eveil à la Responsabilité à l'Ecole (AERE) dont voici la charte :

1. L'éducation est éveil aux autres, au monde, à soi-même.

2. L'éducation a un fondement éthique.

3. Ses valeurs essentielles sont l'honnêteté et le respect d'autrui.

4. La morale est « sans épithète ».

5. Education bien ordonnée commence par soi-même. Nous juger selon la mesure que nous appliquons aux autres. Faire ce que nous exigeons des autres.

6. « On n'enseigne pas seulement ce que l'on sait ou ce que l'on croit savoir, on enseigne ce que l'on est. »
Jean Jaurès

7. L'apprentissage du savoir-être importe autant que celui du savoir et du savoir-faire.

8. L'éthique est un travail sur soi pour la reconnaissance de l'autre.

9. Ce travail est fondamental.

10. La méthode part de situations concrètes et aboutit à une prise de décisions.

11. Sa progression passe par :

- l'écoute de la conscience « dans le silence des passions »,
- l'écoute de l'autre,
- la coopération, le partage des responsabilités,
- la constitution d'équipes unies par un projet commun.

12. Le projet commun est de changer soi-même pour changer l'ordre du monde.

L'AERE est une Association loi 1901.

Adresse : 5, place St-Sauveur, F-56400 Auray

Table des matières

Introduction	7
1. Premiers pas	9
2. L'administration avec un grand A	13
3. Le bruit de fond	17
4. Cet autre qui est aussi nous-même	21
5. Les pantoufles de l'inspecteur	25
6. Le resquilleur	29
7. La galette des rois	31
8. Les parrains	35
9. Aidez-moi	39
10. Les ponts	43
11. Le concierge	49
12. Bonjour	53
13. Pardon	55
14. Au revoir Nantes	57
15. Saints laïcs et inspecteurs martyrs	61
16. Les petits drogués	65
17. Elle ne ment pas, elle !	69
18. Les mégots	71
19. Fils du vent	73
20. L'amour à 7 ans	77
21. Où sont les chahuteurs ?	79
22. Il y a gifle et gifle	85
23. Deux laïcités ?	89
24. Conte du grand timide	93
25. La morale immorale	97
26. L'espace de vérité	99
27. Instituteur d'hommes	103
28. Pourquoi ?	105
Charte et adresse de l'AERE	108

Aux adresses de Caux Edition

Dans la même série :

Annejet CAMPBELL, A l'écoute de nos enfants

ISBN 2-88037-006-X

Julie CHAMOT, Les enfants nos maîtres

ISBN 2-88037-011-6

Evelyne PUIG, Chico, enfant des rues

ISBN 2-88037-020-1

Publiés par l'AERE

avec la participation de Philippe Lobstein :

Michel PORTAL, Combats pour l'homme

Ed. Desclée de Brouwer

ISBN 2-8220-03201-9

Eduquer à la responsabilité

(Documents et fiches d'activités)

Ed. EVO Bruxelles et Chronique Sociale Lyon

ISBN 2-85008-291-0